

To the Graduate Council:

I am submitting herewith a thesis written by Anouk Bourrat entitled "Les procédés satiriques du libertins érudit, Dyrcona, dans L'Autre Monde." I have examined the final copy of this thesis for form and content and recommend that it be accepted in partial fulfillment of the requirements for the degree of Master of Arts, with a major in French.

Edmund J. Campion

Dr Campion, Major Professor

We have read this thesis
and recommend its acceptance:

Mary M'apa
Jan L. Moore

Accepted for the Council:

Leorninkel

Associate Vice Chancellor and
Dean of The Graduate School

LES PROCÉDÉS SATIRIQUES
DU LIBERTIN ÉRUDIT, DYRCONA,
DANS
L'AUTRE MONDE

**A Thesis
Presented for the
Master of Arts
Degree
The University of Tennessee, Knoxville**

Anouk Bourrat
May 1999

Copyright © Anouk Bourrat, 1999
All rights reserved.

DEDICATION

This thesis is dedicated to my parents

Georges and Hélène Bourrat

who have given me invaluable educational opportunities.

ACKNOWLEDGMENTS

There are many people to whom I am grateful for making my time at the University of Tennessee so rewarding. I have benefited greatly from knowing the faculty and graduate students in the Department of Modern Foreign Languages over the last two years, and I hope that these relationships will endure. I am particularly grateful to my thesis committee, Drs. Campion, McAlpin and Di Maria for their support and encouragement. They have all read a number of revisions of the thesis and the merit of this work is due in no small part to their suggestions.

There are a number of other people whose assistance and friendship should be recognized. I would like to thank Laurie Bizien, Lorrel Sullivan and Paolo Polidori for their help and support. I have received financial support from the Department of Modern Foreign Languages.

Lastly, the greatest debt owed is to my friend, Michael Greger. Without his help and encouragement I would never have reached for this moment.

ABSTRACT

While everyone has heard of Edmond Rostand's play Cyrano de Bergerac, almost no one knows the real Cyrano, who lived in the seventeenth century. The following question has guided my research: who was this man? To answer succinctly, he was an erudite libertine and an obscure writer. Indeed, L'Autre Monde was not published during his lifetime; the posthumous edition of 1657 is a bowdlerized version of Cyrano's manuscript. Two original manuscripts found at the beginning of the twentieth century reveal quite a different work. In this version, Dyrcona, the narrator-hero, travels to the moon. His lunar encounters and experiences strike the reader as both comic and disturbing.

In my essay, I examine the two main strategies used by Cyrano / Dyrcona to satirize the society of his time. The first is the juxtaposition and opposition of science and religion; the second, the use of standard comic strategies such as parody and irony. The analysis of these strategies allowed me to understand better the hidden message of this fantastic trip, unknown to the public for so long.

RÉSUMÉ

Si tout le monde connaît la pièce Cyrano de Bergerac d'Edmond Rostand, personne ou presque ne s'attarde sur le vrai Cyrano, celui qui a vécu au XVIII^{ème} siècle. Voilà le point de départ de mes recherches : qui était cet homme ? Très vite, je peux le qualifier de libertin érudit, et d'écrivain mal connu. En effet, la publication de L'Autre Monde n'a jamais eu lieu de son vivant, et l'édition posthume de 1657 est une version expurgée du manuscrit cyranien. Cependant deux manuscrits originaux ont été retrouvés au début du XXI^{ème} siècle et dévoilent une toute autre vision de L'Autre Monde. Dyrcona, le héros narrateur de ce récit, effectue un voyage sur la lune où ses rencontres et expériences apparaissent au lecteur des plus comiques mais aussi des plus inquiétantes.

Dans cet essai, je trace les deux principaux procédés satiriques dont a recours Dyrcona pour faire la satire sociale de son époque. Il s'agit de l'union et de l'opposition science-religion ainsi que l'utilisation de procédés comiques pour illustrer ses aventures. L'analyse de ces deux procédés m'a permis de mieux comprendre le message qui se cache derrière ce voyage fantastique méconnu du grand public, voilà pourquoi il me semble intéressant de s'y attarder.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE	PAGE
I INTRODUCTION.....	1
Le XVIIème siècle.....	1
Les libertins.....	2
Cyrano de Bergerac.....	9
II STRATÉGIES SCIENTIFIQUES ET RELIGIEUSES.....	13
Science et religion sur le même pied d'égalité.....	19
Le déséquilibre science-religion.....	23
La supériorité de la science.....	24
L'opposition science-religion.....	28
III STRATÉGIES COMIQUES UTILISÉES.....	36
L'humour.....	38
La parodie.....	45
L'ironie.....	50
IV CONCLUSION.....	58
BIBLIOGRAPHIE.....	62
VITA.....	65
BIOGRAPHIE DE L'AUTEUR.....	66

CHAPITRE I

INTRODUCTION

Le XVIIIème siècle

La grandeur pourrait être le substantif qui qualifierait le mieux le XVIIIème siècle. En effet, l'avènement de la monarchie absolue initiée par Louis XIII puis confirmée sous Louis XIV place ce siècle sous le signe de l'ordre et de l'autorité. On chérit tout ce qui est grand, majestueux, et élégant. La noblesse ne joue plus un rôle politique important, mais constitue plutôt une hiérarchie de l'étiquette. Le roi en attribuant aux nobles des charges honorifiques peut ainsi domestiquer sa cour. En outre, le XVIIIème siècle tempère l'enthousiasme de la Renaissance et va donner naissance à une forme de pessimisme vers le milieu du siècle traduit de façon littéraire avec des écrivains tels que La Rochefoucauld, Madame de La Fayette ou Racine. C'est l'épanouissement de la littérature classique, appelée le classicisme, que l'on associe avec la soumission de l'individu. La menace de la censure devient une réalité quotidienne. A ce pessimisme s'ajoute un climat de scepticisme religieux. Malgré les efforts de l'Edit de Nantes, l'intolérance religieuse contre le protestantisme continue. L'exemple de l'action du cardinal Richelieu le prouve bien ; ce dernier décide de fermer le port de La Rochelle, centre du protestantisme par excellence, afin d'obliger les habitants de cette ville à se convertir au catholicisme. En dépit de nombreuses fausses conversions, plus de cinq mille protestants périssent. Pendant cette époque mouvementée, la foi des protestants existe

toujours malgré l'intolérance du royaume français. Cependant le scepticisme s'installe au cœur du peuple français. Cette attitude est compréhensible car leur croyance se fonde alors sur un sentiment de peur. Marot, par exemple, fait croire qu'il s'est converti au catholicisme, alors qu'il est protestant. Il est nécessaire de rappeler que l'on est croyant par choix et non par obligation. Cette liberté n'existant pas au XVIII^{ème} siècle, le développement de tendances nouvelles comme le libertinage n'en a été que favorisé. Voilà pourquoi, dès 1615, une 'cabale' libertine se forme, unissant une liberté d'esprit et de mœurs. Mon analyse va porter sur une œuvre de Cyrano de Bergerac, un libertin représentatif du libertinage philosophique au XVIII^{ème} siècle. Je m'attarderai plus particulièrement sur les procédés satiriques qu'il utilise dans son ouvrage L'Autre Monde. Il nous faut dès lors comprendre les raisons pour lesquelles le courant libertin s'est développé, puis s'attarder sur la vie et les pensées des libertins les plus représentatifs de ce début de siècle afin de mieux saisir le traité de Cyrano.

Les libertins

Au début du XIII^{ème} siècle, l'incrédulité est fort répandue en France, surtout parmi les esprits cultivés. Dès la Renaissance, une certaine forme d'incrédulité épicurienne se développe en Italie, en liaison avec une grande liberté de mœurs. Mais ce courant n'est pas nouveau ; Averroës, un philosophe arabe du XII^{ème} siècle, commente et interprète Aristote dont les pensées ébranlent les croyances traditionnelles. L'Eglise condamne à deux reprises sa doctrine, au XIII^{ème} puis au XIV^{ème} siècle. Cependant au XV^{ème} siècle, Pomponazzi développe l'interprétation averroïste d'Aristote, à

l'université de Padoue. Son interprétation constitue la théorie même du courant d'incrédulité puisque les trois directions principales de cette doctrine sont la négation du miracle, la négation de l'immortalité de l'âme et la négation de la création et affirmation du principe de l'éternité du monde. Cependant au XVI^{lième} siècle, les libertins cachent l'averroïsme derrière le fidéisme¹ par simple précaution. Les libertins ont généralement subi l'influence de la philosophie grecque répandue par les humanistes. Ils ont découvert le naturalisme antique, et la lecture de Montaigne, c'est-à-dire sa pensée indépendante, a ébranlé leurs croyances traditionnelles. Beaucoup d'entre eux deviennent sceptiques ou athées.

Les libertins se présentent comme orthodoxes, afin d'éviter toute discussion ayant pour thème des questions religieuses, questions considérées très dangereuses à l'époque. Cependant, les libertins se repentent difficilement de ce qu'ils ont fait ou écrit. Galilée en incarne la plus célèbre preuve lorsqu'il déclare : « ... et pourtant elle tourne ! » L'italien Vanini, quant à lui, tend à substituer l'idée de nature à celle de Dieu. Disciple de Giordano Bruno, il périt comme son maître sur le bûcher en 1619 ; condamnation due à leurs thèses philosophiques trop engagées sur des thèmes comme les miracles ou la providence.

Toutefois, un foyer de pensée libertine se constitue et forme une société secrète. L'optique du libertin est la condamnation de la religion officielle, et ce en publiant leurs idées. Dans un premier temps, la plupart des libertins ne respectent pas la morale

¹ Le fidéisme est la doctrine selon laquelle la vérité absolue est fondée sur la révélation et la foi.

commune et mènent une vie dissolue. C'est le cas de Jacques Vallées Des Barreaux ; si on l'appelle l'illustre débauché, cela est sans doute dû à son manque de respect. Lachèvre dans la préface de son ouvrage intitulé Les Œuvres libertines de Cyrano de Bergerac, déclare : « il a proclamé la malfaisance de la raison humaine [il disserte] entre la poire et le fromage, sur l'Ame du Monde » (v). Même perspective pour Claude le Petit, bien qu'il soit issu d'une famille intellectuelle de grands seigneurs. Ce dernier s'attaque à tout ce qui l'entoure. Il ne respecte ni dieu, ni diable et ose braver la justice. Ses pièces obscènes faisant allusion à la Sainte Vierge telle que Le Bordel des muses ou des neuf pucelles putains, caprices satyriques de Théophile le Jeune lui valent la condamnation au bûcher en 1662 pour crime de lèse-majesté divine et humaine.

Ces deux individus, Jacques Vallées des Barreaux et Claude le Petit appartiennent au courant des libertins que l'on pourrait qualifier de dépourvus de bon sens. En effet, ils se permettent tous les plaisirs défendus, se prennent tous les droits et aucun devoir, méprisent les déshérités et les humbles. De part leurs écrits, ils nous apparaissent nuisibles aux autres, demi-révoltés, et ne possédant ni passé ni avenir. Lachèvre souligne à juste titre : « Ce serait donc exagérer de les considérer comme des penseurs parce que libres, la plupart étant dans l'impossibilité—en dépit de la prééminence de la raison humaine, si inégalement répartie—d'exprimer une opinion raisonnée sur quelque sujet que ce soit » (vii).

Dès 1623 la cabale libertine se brise en raison du ministère du cardinal Richelieu qui pourchasse les libertins avec une extrême rigueur. Traqués par Richelieu et étroitement surveillés par Louis XIV, ils doivent se cacher pendant de longues années. Par opposition à ces esprits enchaînés, caractérisés par Jacques Vallées des Barreaux ou

Claude le Petit, certains libres penseurs, ou plus communément appelés libertins, sont respectueux du passé et ont l'esprit plus ouvert que la majorité de leurs concitoyens.

Théophile de Viau (1590-1626), par exemple, incarne les caractéristiques types du libertin d'esprit. Comme le souligne Louis-Raymond Lefèvre dans son introduction aux Œuvres poétiques de Théophile, il a grandi dans une France où catholiques et protestants se déchiraient, où les villages brûlaient, où l'on ne savait, je cite, « ce qui dominait, de l'héroïsme, de la licence des mœurs, de la superstition, du martyre (...) Ayant connu un temps où l'on aimait à mourir pour sa foi, il était naturel, par réaction, qu'aucune inquiétude religieuse ne le tourmentât » (ii). Pour Théophile, l'incrédulité n'est, par conséquent, point un raisonnement philosophique mais plutôt une révolte contre le conformisme social, religieux ou moral. S'il a été élevé suivant la religion protestante puis converti au catholicisme, il s'agit d'une fausse conversion, d'une conversion par intérêt puisqu'elle lui permet seulement de garder sa place à la cour. Théophile rejette donc la religion chrétienne. Il est athée et ses idées se fondent sur un naturalisme épicurien à tendance matérialiste. En 1623, il aperçoit, à sa grande stupeur, dans une librairie un recueil de pièces libertines et obscènes intitulé Le Parnasse des Poètes Satyriques avec son nom inscrit en première page. Son inquiétude ne cesse d'augmenter lorsqu'il prend conscience du pamphlet que le Père Garasse fait imprimer contre lui dont le titre compromettant est le suivant : La Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps. Peu après, le Parlement, sur la requête du Procureur général, ordonne son arrestation comme auteur principal du Parnasse des Poètes Satyriques. Théophile est jeté en prison pendant deux années et un procès se dessine. Un interrogatoire le réduit à néant

grâce à la justification de ses fausses accusations et la négation de certains passages libertins ou obscènes comme étant réellement de lui. Il se présente alors comme bon catholique et dénonce en 1623 le Père Garasse. En effet, le Père Garasse attaque les libertins, mais nie l'immortalité de l'homme et l'existence de Dieu. Son crime, qui rend la vie sauve à Théophile de Viau, est la corruption de jeunes enfants de chœur et le fait de payer des témoins. Sa condamnation annulée, Théophile est libéré mais meurt peu après. Sa mort est probablement due au mauvais traitement qu'il endure derrière les barreaux.

Il faut attendre 1628 en effet pour que se constitue un nouveau foyer libertin et que la situation avance. Des hommes cultivés composent ce foyer et cherchent cette fois-ci à préciser leurs connaissances et à organiser leurs idées en système. De petits cercles de bourgeois érudits, sceptiques et prudents se créent et se gardent bien de s'exprimer devant le monde comme le faisait leur prédécesseur Théophile de Viau. On parle alors de libertinage philosophique, appelé également libertinage érudit ; terme récent qui date des années 1940. René Pintard, créateur de l'expression 'libertinage érudit', le différencie clairement du libertinage de mœurs dans son ouvrage intitulé Le libertinage érudit dans la première moitié du XVII^{ème} siècle.

Les principaux fondateurs de ce nouveau foyer libertin et initiateurs du libertinage érudit sont les suivants : Pierre Gassendi (1592-1655), François La Mothe le Vayer (1588-1672) et Gabriel Naudé (1600-1653). Ils apprécient échanger leurs vues au cours de promenades et de banquets. De plus, leur méditation ne s'articule pas seulement sur les œuvres des philosophes grecs et italiens. Avides de savoir et de comprendre, ils se

jettent sur les hypothèses scientifiques, comme les atomes, le vide, les lois qui régissent l'univers et sa création, la constitution de la matière, et leurs explorations leur permettent de remettre en cause les principes fondamentaux de la religion officielle. Ces érudits, ou philosophes, savent désormais rester prudents car ils sont conscients de la répression. Ils rejettent les idées orthodoxes et catholiques tout comme le rationalisme cartésien. Quoique Descartes perçoive le scepticisme comme utile pour atteindre la vérité, il suppose une raison universelle et identique à l'image de Dieu.

Gassendi, La Mothe le Vayer et Naudé ont tous vécu à la même période que Cyrano de Bergerac. Ce dernier est influencé par ses amis libertins qu'il considère « sa vraie famille spirituelle » comme le déclare Georges Mongrédien dans son œuvre Cyrano de Bergerac. Disciple de Gassendi, Cyrano sait exprimer les vues et opinions libertines de l'époque à travers son ouvrage intitulé L'Autre Monde.

Penchons-nous un instant sur les traités caractéristiques de Gassendi, La Mothe le Vayer et Naudé afin de mieux comprendre l'état d'esprit dans lequel se trouve Cyrano lors de la rédaction de son œuvre.

Pierre Gassendi, disciple de Montaigne, tente d'expliquer le monde inspiré par Epicure. Il se dit prêtre et fidèle à sa foi, toutefois peu orthodoxe ; c'est un libertin et a une certaine image du catholicisme. Il admet qu'une combinaison d'atomes compose la matière et croit en une hiérarchie d'âmes s'élevant jusqu'à Dieu. Gassendi s'oppose aux Méditations de Descartes ; si ce dernier proclame le lien entre l'esprit et le corps ainsi que les idées innées qui viennent directement de Dieu, Gassendi croit que nos connaissances proviennent de nos sens. Pour celui-ci, il existe une barrière infranchissable entre la

matière et l'esprit. Il attribue une importance primordiale à l'expérience dans le domaine de la science. Ce recours à l'expérience prouve sa pensée sceptique. Gassendi se réfère aussi bien aux philosophes antiques qu'à ses contemporains. Cyrano, son disciple, admire l'audace de ses idées et s'inspire de son ami qui lui apprend tout d'abord à penser par lui-même. Cyrano réussit à mettre dans la bouche des habitants de la lune tout ce que les libertins de cette époque évoquent dans leurs conversations privées et n'osent point proclamer haut et fort.

La Mothe le Vayer croit au progrès de la science, tout comme à l'histoire, à la géographie, à l'archéologie ou à l'astronomie pour arriver à l'explication de l'homme et du but de sa vie sur terre. Sa pensée sceptique sur la morale et la religion, le mène à considérer que seule la science et plus particulièrement la physique peuvent satisfaire ses doutes. Dans son Dialogue entre Oraisius et Orontes écrit en 1631, il s'attaque de façon très directe au christianisme. Cyrano de Bergerac, dans son œuvre L'Autre Monde, aborde cette même satire mais de façon plus indirecte. Dans ses Dialogues (1630-1633), La Mothe le Vayer se concentre sur la contradiction entre les mœurs et les religions des peuples de la terre, en d'autres termes la contradiction entre la liberté humaine et la toute puissance divine ainsi que les difficultés de la preuve de l'existence de Dieu. Cependant il écrit en 1637 Petit Discours Chrétien sur l'Immortalité de L'âme pour plaire à Richelieu. Cyrano admire son caractère indépendant mais préfère les idées de Gassendi.

Concernant Gabriel Naudé, Cyrano en fait l'éloge dans sa Lettre Contre Les Frondeurs. Naudé séjourne en Italie, à Padoue plus exactement, où se trouve le centre de l'averroïsme et écrit des théories politiques proches de celles de Machiavel,

Considérations Politiques sur les Coups d'Etat rédigé en 1639. Loin d'être attaché au christianisme, il croit en la raison universelle et en la science. Il prône le progrès technique mais se contente de libres conversations dans de petits cercles privilégiés.

Adeptes de la précision minutieuse des observations astronomiques, Cyrano s'éloigne toutefois progressivement de lui pour rejoindre les cartésiens dont la déduction séduit plus les hommes de lettres que la précision des savants.

Pierre Gassendi, François La Mothe le Vayer et Gabriel Naudé, tous libertins mais philosophes avant tout prônent l'incrédulité qui va parfois jusqu'à l'athéisme. Ils laissent cependant aux lecteurs modernes des textes importants mais peu abordables de par leur complexité. Gassendi, par exemple, écrit en latin. En revanche, la lecture des œuvres de Cyrano se fait plus aisément. Sa manière d'écrire nous plaît toujours car il sait amuser son lecteur. Bien que non scientifique, il s'est beaucoup intéressé aux sciences et fonde son texte sur les découvertes scientifiques. En d'autres termes, il a su vulgariser ses idées.

Cyrano de Bergerac

Savinien Cyrano de Bergerac (1620-1655) fit ses humanités au collège de Beauvais, où Jean Granger lui enseigne la rhétorique. Disciple de Gassendi et de Descartes, il se fait remarquer tout d'abord par sa bravoure militaire, ses duels notamment lorsqu'il joint les cadets de gascogne, mais aussi par ses polémiques littéraires. Il écrit des poèmes burlesques comme la comédie du Pédant Joué, où il ridiculise son professeur, Jean Grangier. Plus tard, Molière s'inspire de cette farce lors de la rédaction des Les Fourberies de Scapins et lui prend ses deux meilleurs scènes. Cyrano

acquiert surtout de vastes connaissances scientifiques sur lesquelles il fonde son libertinage philosophique ou érudit. Son originalité se dévoile après sa mort en 1656 dans son texte L'Autre monde. Ce libre penseur du XVIII^{ème} siècle possède très peu de point commun avec la pièce écrite en 1897 par Edmond Rostand, Cyrano de Bergerac. En effet, Rostand ne s'est que partiellement inspiré de Cyrano. Tout d'abord de par son aspect chevaleresque en composant une tragi-comédie héroïque de capes et d'épées, puis de par son arrogance et enfin de par la forme imposante de son nez. Le protagoniste d'Edmond Rostand n'a rien d'un libertin, caractéristique première du véritable Savinien Cyrano de Bergerac, mais caractéristique difficile à cerner puisque le manuscrit L'Autre Monde n'a été trouvé qu'au XXI^{ème} siècle. Les Trois mousquetaires (1844), Vingt Ans après (1845) et Le Vicomte de Bragelonne (1848-50) sont de toute évidence à l'origine de Cyrano de Bergerac d'Edmond Rostand. Une distinction entre Cyrano de Rostand et celui de l'Histoire s'impose, même si la figure de Cyrano a été popularisé par l'intermédiaire de cette pièce. Cependant comme le cite H. Weber dans son introduction à L'Autre Monde « Edmond Rostand a laissé dans l'ombre le disciple de Gassendi, l'admirateur de Descartes, l'esprit curieux de toutes les nouveautés de la physique, le matérialiste et le voltairien avant la lettre, enfin tout ce qui fait de L'Autre Monde un étonnant pamphlet contre le catholicisme, tout-puissant au XVIII^{ème} siècle » (5).

Dans les années 1640-1650, La Mothe le Vayer, Gassendi et Cyrano semblent constituer le centre du mouvement libertin. Si ce dernier accomplit son devoir auprès du chanoine de l'église de Digne, il arrive plus tard à mener à bien l'épicurisme et le christianisme. Henri Weber va même plus loin, je cite : « l'épicurisme qu'il [Cyrano] a

restauré a fourni l'ossature philosophique du mouvement libertin, aussi bien pour la morale que pour l'explication du monde » (14). En tant que libre penseur, son manuscrit L'Autre Monde circule comme manuscrit clandestin avant sa publication posthume dans une version expurgée. La censure n'échappe pas à Cyrano. A cette époque l'intolérance religieuse omniprésente rend toute publication sujette à un contrôle royal. En effet, tout manuscrit est soumis au censeur royal, et sans son accord aucune critique orthodoxe ne peut être publiée en France, d'où l'impossibilité pour Cyrano de publier ses œuvres de son vivant. Comme le déclare Madeleine Alcover dans la préface de son livre La pensée philosophique et scientifique de Cyrano de Bergerac : « La plus ancienne édition conservée des Etats et Empires de la Lune est celle de 1657. Pour la même œuvre, il existe deux manuscrits, ceux de Paris et de Munich. Léo Jordan a édité à Dresde, en 1910, le texte du second ; Frédéric Lachèvre celui du premier à Paris, en 1921 » (11). Voilà pourquoi Les Etats et Empires de la Lune n'a été retrouvé qu'au XXI^{ème} siècle. La publication posthume de 1657 est une version expurgée du véritable manuscrit cyranien. Ces corrections concernent de nombreux termes comme « prêtres », « prophètes » et « pontifes » remplacés dans la version du XVIII^{ème} siècle par d'autres, tels que « savants », « doctes », « assemblée », « gens ». Même la conclusion a été changée. En effet, dans cette dernière le bon démon ramène Dyrcona en Italie où son cousin romain lui prête de l'argent afin qu'il puisse s'engager sur une galère et rentrer à Marseille, alors que les deux manuscrits retrouvés au XXI^{ème} siècle dévoilent une conclusion bien différente. Cyrano est entraîné par le Jeune Homme irrégieux. A ce point là, Cyrano prononce le « Jésus-Maria » et échappe ainsi à « L'Ethiopien » (159). Tombé en Italie, Cyrano embarque sur un vaisseau qui le conduit jusqu'en France.

Le titre original de cette œuvre s'avère être L'Autre Monde, les Etats et Empires de la Lune et Les Etats et Empires du Soleil. Les Etats et Empires de la Lune constitue la première partie de L'Autre Monde, et Les Etats et Empires du Soleil la seconde. Quand les critiques mentionnent L'Autre Monde, il est question des deux voyages qu'effectue Cyrano. L'édition Les Etats et Empires du Soleil de 1662 a été, elle aussi, corrigée et changée par le Père Le Bret et semble avoir perdu beaucoup de son authenticité dû à l'élimination des passages les plus compromettants. Nous ne possédons malheureusement que l'édition du Père Le Bret et non le manuscrit. Comme le mentionne J. Prévot dans son œuvre Cyrano de Bergerac romancier : « qui nous dit non seulement que le texte originel de Cyrano a bien été respecté, mais même qu'il s'agit d'un texte de Cyrano? » (9). Par conséquent, mon analyse ne se basera point sur Les Etats et Empires du Soleil, mais sur Les Etats et Empires de la Lune, plus communément appelé Voyage à la Lune par les critiques. Il s'agit du texte authentique, retrouvé au début du XXIème siècle par Léo Jordan et Lachèvre, et bien évidemment pourvu des intentions de l'auteur. Je ne m'attarderai que très peu sur la vie de Cyrano, car nous possédons dans un premier temps peu d'information mais surtout parce qu'elle ne constitue qu'un intérêt limité à notre étude. En revanche son œuvre Les Etats et Empires de la Lune développe un thème fort intéressant, à savoir la satire de tout ce qui paraît dépassé ou abusé au XVIIIème siècle, notamment le christianisme ou le pouvoir des prêtres. Mon analyse porte, par conséquent, sur les différents procédés satiriques utilisés par Dyrcona, le héros narrateur de Cyrano dans L'Autre Monde, pour exprimer ses idées. Thème qu'aucun critique n'a traité jusqu'à nos jours et qui intéressera, j'ose l'espérer, mon lecteur.

CHAPITRE II

STRATÉGIES SCIENTIFIQUES ET RELIGIEUSES

Avant de commencer tout développement concernant le premier procédé satirique utilisé dans L'Autre Monde, je tiens à préciser qu'il serait erroné d'annoncer le « je » de la narration, que nous trouvons tout au long du Voyage à la Lune comme l'auteur réel de ce texte, en l'occurrence Cyrano de Bergerac. Ce narrateur fictif « je » ne représente point l'écrivain qui a vécu au XVIIIème siècle. Dans Les Etats et Empires au Soleil, en revanche on nomme le narrateur impliqué « Dyrcona ». Par conséquent et par simple raison de commodité afin d'éviter toute confusion entre Cyrano de Bergerac et son héros, nous appellerons ce dernier Dyrcona comme la plupart des critiques le mentionnent dans leurs articles.

La partie initiale de cette analyse portera sur le premier procédé satirique utilisé dans l'œuvre de Cyrano pour effectuer indirectement la satire sociale de son époque. Ses procédés se fondent tout d'abord sur les thèmes de la science et de la religion. Remarquons que si Dyrcona se référait uniquement à la science dans le but de faire passer un message, le lecteur serait réduit aux mêmes conditions que face à un livre de mathématiques et, à moins d'être savant ou passionné par les sciences, aucun message sinon théorique, ne passerait réellement. Voilà pourquoi, et c'est là tout le génie de Cyrano de Bergerac, il arrive à mêler dans son ouvrage au concept de la science, celui de la religion. Ces deux notions sont, en effet, tantôt traitées comme allant de paire, tantôt comme s'opposant. Cette façon originale d'évoquer ces deux thèmes fondamentaux dans

son traité constitue un procédé satirique remarquable. En effet, du début à la fin de L'Autre Monde l'allusion à la science et à la religion fourmille et sa manière d'aborder ces deux thèmes diffère de ses contemporains. Il ne s'agit en aucun cas d'un traité contre la religion, et encore moins d'un livre scientifique. Cyrano de Bergerac soulève un problème délicat, à savoir la dangereuse coexistence science et religion au XVIII^{ème} siècle. Il présente cette coexistence ou cette incompatibilité, selon l'opinion du lecteur, avec une perspective bien différente. C'est de façon satirique que ces deux courants sont décrits. Nous essaierons alors de nous y attarder et de déchiffrer le message, si message il y a, qui se cache derrière cette technique. Dans un premier temps nous chercherons à démontrer leur relation, puis la façon dont Dyrcona présente ces deux thèmes indifféremment l'un de l'autre.

Remarquons tout d'abord que, dès le début du Voyage à la Lune, de nombreuses allusions aux faits et personnages historiques tout comme aux œuvres de l'époque sont faites et attirent l'attention du lecteur. Parmi les personnages historiques que Dyrcona rencontre lors de son voyage, nous pouvons citer le duc de Montbazou, gouverneur de Paris de 1620 à 1649, Monsieur de Montmagny, gouverneur du Canada de 1636 à 1647, ou encore Louis XII. Cette liste loin d'être exhaustive apporte un intérêt moindre à notre analyse si ce n'est lorsque ces personnages célèbres illustrent les aventures de Dyrcona sur la lune ainsi qu'un souci de réalisme dans cet écrit. Même cas de figure en ce qui concerne les œuvres de l'époque mentionnées par l'auteur. Elles prouvent que ce dernier connaît ces ouvrages et que Dyrcona n'hésite point à en faire allusion, tel est le cas lors de l'entretien de notre voyageur avec Gonzalès, ils font référence au héros de L'Homme dans la lune de Godwin (1638), Histoire véritable de Lucien de Samosate, Somnium de

Kepler (1634), La Cité du soleil de Campanella (1623) et le Olando furioso d'Arioste. Tous ces voyages imaginaires ont un point commun : la lune ou le soleil. Cependant ce qui se dégage de L'Autre Monde n'est pas seulement un voyage distrayant et amusant qu'accomplit un héros si l'on ne s'arrête point à un premier niveau notre lecture. La lune, le soleil, le Canada, les prêtres véhiculent une signification bien plus profonde. Toutefois, comme le souligne à juste titre Ross Chambers dans son article « L'Autre Monde, ou le mythe du libertin » :

« Tant que l'on ne disposait que d'une version cruellement déformée par les coupures de Le Bret, l'illusion était compréhensible qui faisait de L'Autre Monde un fouillis d'idées jetées sur le papier sans ordre nécessaire; mais la grande édition du texte intégral procurée en 1921 par Fr. Lachèvre est venue rendre possible une lecture *totalisante* » (30).

Voilà pourquoi l'édition de 1657 n'a jamais eu de répercussion sur ses lecteurs. Tout a été tronqué et falsifié, comme le déclare Madeleine Alcover dans son ouvrage intitulé La Pensée Philosophique de Cyrano de Bergerac : « ce qui est certain, c'est qu'il n'y a pas, dans le texte édité, de coupures marquées par des points de suspension comme dans l'édition de 1657 » (18) . En bref, il était impossible de saisir pleinement l'œuvre de Cyrano à cette époque, chose qui s'avère possible aujourd'hui.

Le premier aspect porteur de sens et susceptible d'analyse porte sur le côté révolutionnaire et scientifique du voyage de Dyrcona. En effet, le voyage sur la lune qu'effectue le protagoniste, nul ne peut le contredire, apparaît à première vue comme un voyage astronomique, d'où l'allusion évidente à l'astronomie copernicienne. Nicolas Copernic (1473-1543) dans son ouvrage De Revolutionibus Orbium Celestium, publié après sa mort, expose pour la première fois l'hypothèse du mouvement de la terre autour du soleil, hypothèse fondée sur des calculs précis.

Cependant la révolution copernicienne qu'ont tenté d'approfondir Kepler et Galilée n'atteint que le stade d'hypothèse lors de la rédaction du Voyage à la Lune. Jean Kepler (1571-1630) formule le premier les lois mathématiques qui définissent le mouvement des planètes. Quant à Galilée (1564-1642), son étude porte sur le pendule et sur la chute des corps en 1629, mais également sur la découverte en 1610 des satellites de Jupiter puis de Vénus grâce à ses lunettes astronomiques qui apportent ainsi les vérifications expérimentales nécessaires à l'hypothèse de Copernic. Il peut ainsi justifier l'idée que les planètes tournent autour du soleil, comme la lune autour de la terre. Après la mort de Copernic la publication de ses calculs révèle l'hypothèse du mouvement des astres et implique la rotation de la terre. Il s'agit d'une hypothèse inconcevable par le Clergé car elle remet en cause les Saintes Ecritures et plus particulièrement le livre de la Genèse où la création de la terre comme centre du monde est mentionnée. Cette révolution scientifique bouleverse ainsi la conception générale du monde fixée depuis l'Antiquité. Notons que dans L'Empire et Etats de la Lune Dyrcona ne s'attarde que très peu sur le mouvement de la terre lui-même, il ne cherche pas à prouver une théorie, mais évolue dans une direction qui le place en relation directe avec la science. Le lieu même de son voyage, à savoir la lune, annonce déjà une vision scientifique du monde. En effet, l'esprit ouvert et illimité du narrateur héros renvoie à la conception libertine de cette époque. Cyrano choisit un espace nouveau et neutre afin d'ôter au lecteur tout a priori ou idées préconçues. Il le place dans cet univers pour mieux le préparer à recevoir et pourquoi pas accepter ses idées. La lune représente jusqu'au 21 juillet 1969 l'ailleurs inaccessible le plus proche, car visible de la terre. Par conséquent, envoyer un personnage

dans la lune se rapproche du voyage mystique, en d'autres termes on a recours à une force fictionnelle, celle d'un vieux rêve. Mais comme le déclare Yves Chevrel dans son article « L'Autre Monde à l'épreuve de l'étranger » :

« cela peut aussi signifier la remise en cause de certaines croyances, peut-être aussi suggérer qu'un tel voyage, après tout, n'est pas totalement hors de la portée de l'humanité (et qu'il faut s'y préparer, et en envisager les conséquences), et, en tout cas, inviter l'imagination et l'esprit du lecteur à un voyage où il sera confronté à l'Autre, à l'Inconnu » (104).

Notons que l'espoir du progrès technique commence avec la Renaissance, espoir au goût du jour pendant tout le XVII^{ème} siècle. Ce siècle donne naissance à un engouement général pour les sciences et par conséquent au développement d'une véritable révolution scientifique. Rappelons les principales découvertes du XVII^{ème} siècle : il y a eu la vérification expérimentale de l'hypothèse de Copernic, à savoir la rotation de la terre, les mouvements du pendule, la chute des corps, les lunettes astronomiques et la découverte des satellites de Jupiter et de Vénus grâce aux recherches de Galilée. Si toutes ces découvertes scientifiques ne constituent point à elles seules l'origine de l'incrédulité en France, elles y contribuent beaucoup.

La suite logique des événements fut l'accroissement de littéraires qui, comme Cyrano de Bergerac, ont pu s'inspirer de la plupart des découvertes scientifiques de leur époque dans la rédaction de leurs récits afin de transmettre leurs idées nouvelles. Dyrcona ne se prend point pour un philosophe et encore moins pour un savant, cependant son intérêt pour la science se vérifie à chaque page, ou presque, des Etats et Empires de la Lune. Lorsque dans le récit par exemple, Dyrcona rencontre le gouverneur de la Nouvelle-France, pays que l'on appelle aujourd'hui le Canada, il est impressionné par les connaissances de cet homme, connaissances acquises par le biais de la lecture : « Mon

bonheur fut grand de rencontrer un homme capable de hautes opinions, et qui ne s'étonna point quand je lui dis qu'il fallait que la terre eût tourné pendant mon élévation » (42). Cette allusion à la rotation de la terre s'adresse aussi bien au gouverneur qu'à Dyrcona. Elle prouve ainsi la connaissance scientifique de ces deux hommes. Le lecteur du Voyage à la Lune comprend alors toute la part de vérité qui se trouve dans ce livre, puisque ce sont grâce à ses lectures que Cyrano, l'auteur réel, prend connaissance de la majeure partie des découvertes scientifiques de son époque tout comme de l'actualité philosophique. Son attitude reflète indéniablement l'esprit des années 1640-1650.

Madeleine Alcover, contrairement à la plupart des lecteurs contemporains, remet en cause les allusions scientifiques mentionnées dans L'Autre Monde. En effet, elle fonde ses recherches dans le but de déterminer si les expériences qu'effectuent Dyrcona sont d'ordres scientifiques ou fictionnelles. De nombreux arguments donnent raison à la fiction plus qu'à la science. Je cite Alcover : « La théorie du centre de gravité reste défectueuse » (24) « Ce qu'il faut souligner c'est que la terre, pour Cyrano, n'est le centre magnétique ni de l'univers, ni de notre monde. Il rejette catégoriquement le géocentrisme » (27).

Je perçois Dyrcona non pas comme un savant, mais comme un personnage ayant recours à la science pour effectuer diverses expériences. Que ces expériences soient véridiques ou non, après tout, peu importe. Un roman est une fiction en soi, il véhicule seulement des idées par sa lecture. Cependant dans Les Etats et Empires de la Lune la science est très souvent présentée comme complétant une vision religieuse. Cette remarque confirme que L'Autre Monde se différencie d'un écrit scientifique. L'allusion à la science et à la religion dans un même ouvrage peut nous paraître paradoxale, car

chacun d'entre nous a présentement à l'esprit la grande distinction des idées ecclésiastiques face aux idées scientifiques à l'époque de Cyrano. Ces deux thèmes conçoivent la terre notre planète, sa création et l'existence de Dieu de façon totalement opposée. Toutefois, cette juxtaposition science-religion, premier procédé satirique, permet à Dyrcona de faire passer un message que nous tenterons de décoder.

Science et religion sur le même pied d'égalité

Remarquons tout d'abord que dès le tout début de son ouvrage, le narrateur héros évoque, comme nous le soulignons précédemment, le thème de la science se basant sur l'hypothèse de Copernic. Cependant il introduit le thème de la religion en laquelle il prétend croire à cette première notion. Il déclare « une inspiration de Dieu qui me poussait à faire connaître aux hommes que la lune est un monde » (39). Le fait de mentionner dans une même phrase Dieu puis la volonté de l'homme de démontrer l'existence d'un autre monde prouve que le thème de la science et celui de la religion sont mis, dans un premier temps, sur un même pied d'égalité. Par delà découle la neutralité du narrateur impliqué qui ne prêche ni pour l'un ni pour l'autre. Notre protagoniste, Dyrcona, reste toujours très ouvert ; il s'intéresse aussi bien à la lune qu'au soleil, domaines étudiés par les scientifiques où se produisent des miracles :

« je reconnus que le soleil était alors au plus haut de l'horizon, et qu'il était là midi. Je vous laisse à penser combien je fus étonné : certes je le fus de si bonne sorte, que ne sachant à quoi attribuer ce miracle, j'eus l'insolence de m'imaginer qu'en faveur de ma hardiesse, Dieu avait encore une fois recloué le soleil aux cieux » (40-41).

Il est question d'une référence directe à Dieu qui serait l'auteur d'un miracle, que le narrateur mêle avec douceur à la découverte scientifique révolutionnaire, à savoir l'immobilité du soleil ce qui implique la rotation de la terre autour de lui. Erica Harth dans son ouvrage intitulé Cyrano de Bergerac and the Polemics of Modernity explique clairement le rejet systématique de Cyrano, auteur réel, en ce qui concerne l'existence des miracles. Elle consacre une centaine de pages à l'étude du miracle dans L'Autre Monde, et intitule sa première partie « Miracle : The Attack ». Harth mentionne que les changements chimiques ou la formation des éclipses ne proviennent point du miracle car tous ces phénomènes ont une explication mathématique prouvée et fondée. Toutefois l'opinion de cet auteur se voit rejeté par les lecteurs qui refusent catégoriquement le monde scientifique, en l'occurrence les chrétiens du XVIII^{ème} siècle ; pour eux ce genre de manifestations provient bel et bien du miracle. Notons qu'à la lecture des Empires et Etats de la Lune, Dyrcona fait seulement part de son étonnement face aux miracles, c'est donc au lecteur de prendre position, pour ou contre. En ce sens, un sentiment de liberté accapare le destinataire ; nous sommes, par conséquent, bien loin de la répression menaçante de l'intolérance religieuse gouvernementale du XVIII^{ème} siècle.

Mais l'œuvre de Cyrano va même plus loin. En partant toujours du procédé satirique basé sur la communion de la science et de la religion, le protagoniste du Voyage à la Lune prend un rôle de pédagogue qui enseigne son savoir à autrui. En effet, toujours dans un domaine spatial et astronomique, nous vivons avec précision la description de la lévitation de Dyrcona de la France jusqu'au Canada, puis sa descente et son arrivée dans cette contrée. Voici le commentaire pédagogique de Dyrcona fait aux habitants de la Nouvelle-France après cette expérience hors du commun : « Vous êtes contraints vous

autres de recourir aux intelligences qui remuent et gouvernent vos globes. Mais moi, sans interrompre le repos du Souverain Etre, qui sans doute a créé la nature toute parfaite (...) moi, dis-je, je trouve dans la terre les vertus qui font mouvoir » (45). Cette expérience lui prouve la validité des lois scientifiques ; cependant il ne rejette pas pour autant l'existence du Souverain Suprême. Il le cite comme image d'un dieu bien réel et subvenant aux besoins de l'homme. Mais, et cela apporte à cette analyse une raison d'être, Dyrcona déclare fièrement qu'il n'a pas eu recours à son aide pour se rendre au Canada. Notre voyageur superpose l'image du Christ à celle de son expérience. Le lecteur tend alors à la considérer comme étant la réalité même, et un sentiment de crédibilité en la science commence à se développer. En ce sens, le narrateur manipule le narrataire¹. Dyrcona, le narrateur impliqué, ne s'oppose point au « Souverain Etre » mais prétend vivre sans son aide. Cette déclaration s'éloigne des croyances ecclésiastiques où toute action a lieu par la grâce de Dieu. Nous pouvons en déduire le côté subjectif de Dyrcona, qui, sans le déclarer ouvertement, annonce son penchant pour les sciences.

Concernant le lieu même de son voyage à savoir, la lune, celle-ci peut laisser le lecteur du XVIII^{ème} siècle perplexe et songeur. Voici un autre moyen scientifique dont le but serait d'élargir l'esprit du destinataire. En effet, toutes ces planètes entraînent l'idée de la découverte d'un lieu où des populations vivent des valeurs qui sont différentes de celles qui leur sont familières, en l'occurrence celles de la planète terre. Le narrateur impliqué en effectuant un voyage sur la lune a pour rôle de nous faire découvrir un nouveau monde, celui de la lune. Ce procédé se répercute sur le lecteur qui est

¹Rappelons que tout récit, ou narrative, suppose un narrateur souvent évoqué par le 'je' dans l'œuvre s'adressant directement au lecteur que l'on peut nommer narrataire, le 'vous'.

probablement capable d'accepter un nouveau système qui diffère de celui dans lequel il vit. Chemin faisant, ce procédé satirique est mis en pratique puisque Dyrcona arrive ainsi à faire prendre conscience au lecteur de façon indirecte qu'il pourrait exister un autre monde. Cette ouverture d'esprit que le narrateur impliqué recherche s'oppose à la croyance aveugle et bornée des fidèles du XVIIIème siècle. Cependant, cette manipulation s'effectue avec douceur et le lecteur n'en a pas réellement conscience. Mais ne serait-ce point là le but de cet ouvrage ?

Très rapidement, afin de rendre l'exposé plus tangible, les idées de L'Autre Monde s'orientent vers une échelle plus humaine. Dyrcona entreprend un discours avec le Vice-Roi de la lune basant ses réflexions sur la communion du Christianisme et de la Science. En effet, Dyrcona déclare :

« Saint-Augustin (...) ce grand personnage, dont le génie était éclairé du Saint-Esprit, assure que de son temps la terre était plate comme un four (...) Mais si j'ai l'honneur de vous voir en France, je vous ferai observer par le moyen d'une lunette fort excellente, que certaines obscurités qui d'ici paraissent des taches, sont des mondes qui se construisent » (50).

L'allusion à la « lunette fort excellente » renvoie à la création de la lunette astronomique de Galilée, moyen scientifique nouveau pour l'époque afin d'observer les planètes. Indirectement un voile est soulevé et annonce une référence aux découvertes scientifiques. Référence de poids qu'est la lunette astronomique pour l'époque, mais qui s'insère sans aucune violence ou contradiction avec le thème de la religion dans le récit.

Le déséquilibre science-religion

Remarquons le déséquilibre naissant entre les deux notions étudiées : si la religion tout comme la science sont évoquées dans ses propos, l'orthodoxie religieuse apparaît obsolète face à la modernité de la science. La terre est un globe qui tourne sur lui-même et autour du soleil, la pluralité des mondes et l'infinitude de l'univers deviennent des hypothèses plausibles. Yves Chevrel dans son article « L'Autre Monde à l'épreuve de l'étranger » déclare : « Ces vérités et ces hypothèses ne vont pas sans heurter le bon sens, et surtout l'autorité politico-religieuse arc-boutée sur la Bible et Arioste » (106). Sans le définir ouvertement Dyrcona, tout en gardant et en s'appuyant sur de nombreuses références bibliques, annoncent la modernité de la science, procédé satirique puissant. Tel est également le cas lorsque Dyrcona cherche sa machine pour aller sur la lune : « Mais je ne la [la machine] trouvai point, car certains soldats, qu'on avait envoyés dans la forêt couper du bois pour faire le feu de la Saint-Jean, l'ayant rencontrée par hasard, l'avaient apportée au fort » (51). La machine évoquée ne peut que représenter le produit de ce monde scientifique et complexe, cependant elle est insérée dans le récit dont le contexte est la célébration de l'apôtre Jean. Ces deux mondes sont donc mis en parallèle, et si Dyrcona possède une telle machine c'est un moyen de placer la science face au monde de la religion afin de le déséquilibrer.

La supériorité de la science

Notre analyse minutieuse du thème de la science et celui de la religion, nous permet d'affirmer leur progression. Parti de la coexistence de ces deux thèmes, nous pouvons déceler à présent leur déséquilibre afin d'arriver à la supériorité de la science par rapport à la religion. Supériorité subtile et bien présentée par l'abondance des références religieuses. Patricia Gauthier dans son article « A propos de l'idée de fragmentaion dans L'Autre Monde de Cyrano de Bergerac » soutient la même opinion et déclare que l'utilisation de cette machine a pour but de « nous faire sentir la vanité de la foi inébranlable que nous plaçons dans des valeurs que nous pensons fondées, éternelles et intouchables : sacrées » (48).

Enfin, une autre juxtaposition intéressante de la religion et de la science a lieu lorsque Dyrcona quitte le Canada et s'envole grâce à des ressorts et plusieurs rangs de fusées lunaires inflammables : « quand on eut découvert l'invention du ressort, quelques-uns dirent qu'il fallait attacher quantité de fusées volantes, pour ce que, leur rapidité les ayant enlevées bien haut, et le ressort agitant ses grandes ailes, il n'y aurait personne qui ne prît cette machine pour dragon de feu » (51). Cette description, que l'on pourrait qualifier de tirée par les cheveux, permet toutefois à Dyrcona de s'envoler pour la lune, et annonce l'inévitablement révolution scientifique.

Les procédés satiriques utilisés jusqu'à présent, à savoir l'allusion à la science et à la religion par sa juxtaposition destabilisent le point de vue du lecteur. C'est par ce moyen que Dyrcona peut lui faire accepter les démarches les plus farfelus comme son envol pour le « Paradis terrestre » (53). Dans les éditions de 1657 cette expression est supprimée ;

cependant sous la plume de Cyrano, le « Paradis terrestre » existe. Ce lieu est décrit comme un lieu charmant, où les animaux sont raisonnables, et où l'on rajeunit. Là encore le terme « Paradis » fait allusion à la Bible, selon laquelle on promet à tout bon chrétien l'éternel repos. Toutefois « terrestre » qualifie le paradis, et remet les pieds du lecteur sur terre ainsi que sur le paradis si je puis m'exprimer ainsi. La connotation du terme paradis est l'imaginaire, allusion qui n'a plus lieu d'être grâce au terme « terrestre ». C'est la preuve de l'infériorité du substantif paradis sur l'adjectif terrestre. L'expression « paradis terrestre » suit autant une tradition chrétienne que païenne, en effet Cyrano a placé ce paradis sur la lune et se soucie nullement de s'accorder avec l'Écriture Sainte. Il représente plutôt ce « Paradis » comme le lieu même de l'éveil de la connaissance, un point de départ pour Dyrcona qui est disposé à découvrir et accepter ce nouveau monde que le démon de Socrate, son guide, lui présente.

Nous pouvons affirmer alors que science et religion ne vont plus de paire, mais s'opposent et annoncent la supériorité de la science.

Il faut remarquer, d'autre part que, L'Autre Monde parodie à de nombreuses reprises l'Histoire biblique. L'épisode de la pomme défendue représente le péché originel et se trouve aussi bien dans la Bible que dans Les Etats et Empires de la Lune. Je cite le jeune adolescent s'adressant à Dyrcona : « Sachez donc qu'après avoir tâté tous deux de la pomme défendue, Adam, qui craignait que Dieu, irrité par sa présence, ne rengreât sa punition, considéra la lune, votre terre, comme le seul refuge où il se pouvait mettre à l'abri des poursuites de son Créateur » (57). L'œuvre de Cyrano va jusqu'à ridiculiser

indirectement des personnages sacrés. Le beau jeune homme, habitant de la lune, annonce à Dyrcona que « cette terre-ci est la lune » et que seules six personnes sont entrées dans ce paradis terrestre : « Adam, Eve, Enoch, Moi qui suis le vieil Hélié, Saint Jean l'Evangéliste, et vous » (57). L'allusion à Saint Jean l'Evangéliste, l'un des douze apôtres qui vécut au côté du Christ et rédigea l'Evangile selon Saint Jean dans le Nouveau Testament annonce le thème de la religion dans le récit. Quant à Enoch, sa présentation comme « Saint personnage » et aïeul d'Adam (58), le place au même rang biblique qu'Adam et Eve et porte préjudice à la croyance religieuse. Hélié et Dyrcona en revanche font partis des visiteurs de la lune, mais arrivés à cette destination par hasard grâce à la science qui leur a permis de réaliser une machine, ou un chariot dans le cas d'Hélié (63). Ce parallèle entre les personnages bibliques et le commun des mortels souligne l'égalité du genre humain avec l'orthodoxie catholique et élimine, par conséquent, toute divinisation. La croyance est tournée au ridicule et rendue artificielle ; la création d'Hélié en un homme saint le prouve bien. Jean Lafond dans son article « Burlesque et Spoudogeloion » renforce cette idée. Il parle de railleries dont sont victimes Enoch et Elie, Achab, Adam, et Eve comme « une évocation aussi irrespectueuse des scènes et des personnages de la Bible » (93). Un autre passage souligne cette attitude moqueuse de la religion. Il s'agit de l'épisode où Hélié, un des habitants de la lune, déclare à Dyrcona : « Abominable, dit-il, en se reculant, tu as l'impudence de railler sur les choses saintes (...) voici l'arbre du savoir, me dit-il, où tu aurais puisé des lumières inconcevables sans ton irreligion » (70). Hélié devient à la fois saint et savant puisqu'il prêche aussi bien le christianisme que la science, mais l'interprétation de cet extrait ridiculise surtout la

rigidité de l'Eglise sur Terre, face à la facilité d'un des habitants de la lune d'avoir recours indifféremment à la science et à la religion.

Enfin, il s'agit du même cas de figure lors de la conversation entre Dyrcona et le Vice-Roi du Canada. Il lui expose son point de vue concernant l'univers ; point de vue basé encore une fois sur la religion et sur la science :

« il n'est pas difficile de se figurer, au delà de ce que nous voyons de terre et d'air, du feu, d'autre air, et d'autre terre. Or, l'infini n'est rien qu'une tissure sans bornes de tout cela. Que si vous me demandez de quelle façon ces mondes ont été faits, vu que la Sainte Ecriture parle seulement d'un que Dieu créa, je réponds qu'elle ne parle que du nôtre à cause qu'il est le seul que Dieu ait voulu prendre la peine de faire de sa propre main » (48).

Dyrcona laisse a priori une libre interprétation au lecteur : le croyant qui se sent réconforté par l'allusion à la Sainte Ecriture, lit la référence à l'infini et par conséquent la probabilité de l'existence d'autres terres.

En adoptant le rôle de voyageur dans un monde inconnu, Dyrcona s'intéresse à tout et s'adresse aussi bien au gouverneur qu'à son guide, le démon de Socrate. Celui-ci incarne le rôle de guide et d'interprète pour Dyrcona et sa tâche est d'instruire son ami. Le lecteur prend conscience de cette attitude de tout connaître et de tout accepter. Voilà pourquoi lorsque le démon de Socrate vient chercher Dyrcona et le déshabille, puis lui fait manger du potage et l'informe que sur la lune « on ne vit que de fumée » (84), il ne s'étonne plus. Ces coutumes sont différentes mais ressemblent beaucoup au baptême chrétien et le début d'une nouvelle vie, en l'occurrence d'une nouvelle vie parmi les chrétiens. Dans ce contexte une nouvelle vie pour Dyrcona sur la lune et qui dit nouvelles

vies dit adaptation totale à celle-ci. Voilà pourquoi très rapidement Dyrcona se nourrit de vapeur et se sent rassasié (84). Le lecteur ne peut alors qu'accepter ces nouvelles données comme plausibles car elles forment les règles que cette nouvelle société suit.

Nous pouvons à présent affirmer que dans tous ces exemples, la religion est mentionnée mais toujours placée dans un domaine scientifique où l'on pose avec délicatesse certaines conditions pour que l'aspect scientifique domine toujours. En quelque sorte, Dyrcona mélange harmonieusement nos deux concepts, la science et religion. Le développement de ses commentaires démontrent la coexistence de la science et du christianisme. Coexistence impossible si l'on tente de la placer dans la réalité du XVIIIème siècle.

L'opposition science-religion

Remarquons à présent un aspect différent concernant l'approche du thème religion-science. Dyrcona, et c'est là toute l'ambiguïté de cet ouvrage, utilise un nouveau procédé satirique, celui d'opposer ces deux notions et de rendre supérieure dans un premier temps la religion face à ce monde scientifique où tout semble être gouverné par le calcul, la méthode ou la théorie. Il tend à faire l'éloge de la religion afin de satisfaire le lecteur croyant. Tout commence pendant la conception même du voyage, lorsque Dyrcona discrédite de la science, en se moquant de Prométhée. « Prométhée fut bien autrefois au ciel y dérober du feu (...) A ces boutades (...) succéda l'espérance de faire réussir un si beau voyage » (40). Prométhée, astronome et géographe alexandrin du IIème siècle après J.C., a créé un système, qui avait encore des partisans au XVIIIème

siècle, et qui permettait de calculer et de prévoir très précisément les positions successives des planètes, en supposant la terre immobile, les planètes, le soleil et les étoiles se déplaçant dans une série de sphères successives tournant autour de la terre. Mais voilà Dyrcona soutenant un instant les idées de Prométhée et les traitant de boutades à la ligne suivante !

Il faut admettre cependant que Dyrcona sait garder sa neutralité. Il fait l'éloge de la science tout comme il vient de faire celle de la religion, évoquant ces deux thèmes séparément. Cette façon de présenter ses idées peut paraître paradoxale, mais suit la thèse et l'antithèse annoncées précédemment, à savoir que dans un premier temps Dyrcona associe le thème de la religion et celui de la science, puis annonce leur déséquilibre et la supériorité de la science pour enfin les opposer en faisant leur éloge tour à tour. Tel est le cas lorsque le gouverneur du Canada, par ses propos, suit les idées chrétiennes du XVIII^{ème} siècle. Il annonce au voyageur :

« ce mouvement que vous attribuez à la terre est un paradoxe assez délicat, et pour moi je vous dirai franchement, que ce qui fait que je ne suis pas de votre opinion, c'est [que] vous pouvez être arrivé aujourd'hui en cette contrée, sans que la terre ait tourné (...) Et puis quelle grande vraisemblance avez-vous pour vous figurer que le soleil soit immobile, quand nous le voyons marcher ? et quelle apparence que la terre tourne avec tant de rapidité, quand nous la sentons ferme dessous nous ? » (43).

Le Vice-Roi réfute également l'explication de la chute de Dyrcona au Canada par le mouvement de la terre. En ce sens Dyrcona laisse au lecteur chrétien le libre recours à leur croyance, mais comme le souligne Madeleine Alcover « l'audace de notre auteur

n'est pas tant dans le fait qu'il reconnaisse le système de Copernic » ou que l'on s'y oppose, c'est plutôt « dans la façon dont il le présente » (27).

L'éloge de la religion se poursuit lorsque Dyrcona arrive sur la lune. Il perçoit ce monde comme un paradis où les gens sont jeunes et beaux. Quand il s'adresse à un jeune homme de la lune, il le considère comme un dieu : « je me trouve au paradis, aux pieds d'un lieu qui ne veut pas être adoré » (57). Il ne veut pas être adoré à la façon chrétienne, cependant Dyrcona de par la beauté et la jeunesse éternelle de ces habitants, les considère des dieux : « c'était un jeune adolescent, dont la majestueuse beauté me força presque à l'adoration » (56). Ces allusions à la Bible ne sont cependant que des références. Nous trouvons que rarement des citations qui s'opposent au monde scientifique, même lorsque Dyrcona fait allusion au pêcher originel. La pomme défendue est mangée et tout comme dans la religion chrétienne, l'homme doit être puni. Dieu place le venin du serpent dans le corps de l'Homme. « Et pour vous montrer que je parle suivant la parole du Seigneur, c'est qu'il dit au serpent pour le maudire qu'il aurait beau faire trébucher la femme en se raidissant contre elle, qu'elle lui ferait enfin baisser la tête » (66). C'est une référence au livre de la Genèse, chapitre III, verset 15 lorsque Dieu dit au serpent : « Je mettrai inimitié entre toi et la femme (...) celle-ci te meurtrira la tête et tu la meurtriras au talon ».

Ces propos bibliques sont mentionnés mais Dyrcona ne les approuve jamais tout comme il ne les rejette jamais ouvertement. Si tout comme Eve dans la Bible, Dyrcona dans Les Empires et Etats de la Lune, commet le pêché originel car pris par la faim, il croque une pomme à pleines dents sans en ôter l'écorce. Il ressent seulement qu'« une épaisse nuée tomba sur [son] âme » (71). En aucun cas, Dyrcona sera puni pour avoir commis un tel acte. Nous pouvons en déduire que toutes ces références bibliques bien

que relatées et mises sur un piédestal sont indirectement dépréciées. Tantôt Dyrcona traite le dogme et l'apostolat comme valeur suprême, tantôt il s'en moque. Notre analyse s'approfondit alors puisque se trouve ici même un autre procédé satirique utilisé par Dyrcona pour évoquer le thème de la religion et celui de la science ; celui de les traiter indifféremment, en faisant leur éloge et en les dépréciant chacun à leur tour. En effet, les croyances chrétiennes sont à présent mentionnées mais ridiculisées puisqu'elles n'ont aucun pouvoir sur la lune selon Dyrcona.

Le voyageur continue son chemin et sa rencontre avec l'un des habitants de la lune arrête son attention car il utilise un langage s'approchant beaucoup de celui d'un dieu mais Dyrcona n'est point surpris par ses idées. Cet habitant déclare : « Hé bien ! mon fils, vous portez enfin la peine des faiblesses de votre monde » (73). Cette façon de s'exprimer montre du doigt l'imitation ridicule de l'expression d'un dieu, mais plus particulièrement du Dieu, père éternel pour les chrétiens. Cette affirmation se base sur les termes « mon fils » (73). Ce nouvel aspect de dénoncer la religion se retrouve dans une situation identique lors d'une conversation entre un des habitants de la lune, le démon, et Dyrcona. Tout laisse supposer que tout être venant de la planète terre possède la foi en lui contrairement aux êtres qui vivent sur la lune : « vous autres ne sauriez donner jusqu'à ces hautes conceptions que par la foi » (79), réplique-t-il au narrateur héros lors d'une conversation portant sur les mystères. Il s'agit ici d'une attaque directe aux dévots chrétiens terriens qui, prisonniers par leur foi, ne peuvent imaginer qu'un homme habitant sur la lune puisse croire en Dieu. Pour confirmer cette remarque appuyons-nous sur l'exemple de Dyrcona dans son rôle d'évangéliste lorsqu'il rencontre en secret les filles de la Reine qui semblent éprouver des sentiments à son égard. Dyrcona en profite pour leur

dévoiler « les mystères de notre religion » (103). L'auteur impliqué prend le rôle de prêtre qui enseignerait le catéchisme aux jeunes enfants. Par ce biais, il acquière un certain pouvoir, et l'interprétation de ce message semble être une allusion aux prêtres qui se prennent pour des dieux sur terre. En ce sens, la satire chrétienne est véhiculée par ce procédé.

En fait, si Dyrcona s'appuie beaucoup dans son ouvrage sur la religion, c'est pour libérer le lecteur des systèmes, de l'intolérance des non croyants ; ne serait-ce pas là le message décodé de L'Autre Monde ? Il tente d'exposer tous les points de vue possibles concernant la science et la religion, mais la supériorité de la science semble nettement prédominer. En effet, ces quelques références en faveur du christianisme ne constituent qu'une satire des croyants étroits d'esprit. Dyrcona utilise la religion comme un moyen de prouver la différence de celle-ci face à la science. La plupart des chrétiens ont une vision bornée et ne voient que par la Bible, d'où la nécessité du narrateur impliqué d'unir dans un premier temps ces deux thèmes, puis de les opposer pour enfin faire venir à la surface le monde scientifique méconnu ou rejeté par tant de fidèles.

Notre héros narrateur n'hésite pas non plus à déprécier la religion sans faire aucune référence à la science. Cette fois-ci il s'agit d'une attaque directe à la religion. L'exemple le plus frappant intervient lorsque le Vice-Roi ordonne au protagoniste et à l'espagnol de coucher ensemble afin de, je cite : « multiplier notre espèce » (89). Cet acte est un affront puissant envers l'Eglise. Mais le ton monte encore lorsque Dyrcona vient d'atterrir en Nouvelle-France, la religion dans ce pays est comparée à la magie. Un habitant de l'actuel Canada annonce à Dyrcona « mais vous ne savez pas, ajouta-t-il, la

plaisante querelle que je viens d'avoir pour vous avec nos Pères ? Ils veulent absolument que vous soyez magicien » (43). Le terme 'Pères' fait référence au catholicisme mais perd toute sa valeur religieuse à la lecture du désir des Pères de voir Dyrcona devenir magicien. Jean-Pierre Dens rejoint mon concept. Il déclare dans son article « Ecriture et libertinage dans les Lettres de Cyrano de Bergerac » : « Cyarno sans en avoir l'air assimile subrepticement tous les phénomènes surnaturels y compris la sorcellerie et le diable avec la magie. S'il ne s'agit pas vraiment ici d'une satire ouverte, la critique est plus qu'implicite et vise directement le dogme » (71). En ce sens, Cyrano déprécie la religion au détriment de la science. En effet, dès le tout début des Etats et Empires de la Lune, Dyrcona nomme cinq grands scientifiques auxquels une note détaillée présente chacun d'entre eux : « mais j'eus beau leur alléguer que Pythagore, Epicure, Démocrite, et, de notre âge, Copernic et Kepler, avaient été de cette opinion, je ne les obligeai qu'à rire de plus belle » (38). Cela prouve la pointe de réalisme que Dyrcona introduit dès le cinquième paragraphe de l'ouvrage. Madeleine Alcover dans son recueil intitulé La Pensée Philosophique et Scientifique de Cyrano de Bergerac relate la vision mécanique du monde dans le Voyage à la Lune. Un monde où Dieu n'a pas de place. Le premier chapitre de son essai se base sur l'exactitude des allusions scientifiques dans l'ouvrage de Bergerac. Elle en déduit que la mécanique du XVII^{ème} siècle lui a offert des éléments qu'il a su utiliser pour sa fiction. Elle soutient et prouve son argument avec facilité : « la théorie du centre de gravité reste défectueuse (...) la notion de force dans la dynamique, jusqu'à la fin du XVII^{ème} siècle, est inexistante (...) le moyen employé par Cyrano pour quitter le Canada est bien (...) fantaisiste » (24).

Cependant, lors de l'ascension de Dyrcona dans les airs afin d'arriver au Canada, la connaissance des mathématiques du voyageur lui prouve bien qu'il quitte notre planète pour se rendre sur la lune. Il a donc recours aux sciences et arrivent à ses fins : « Selon le calcul (...) je connus bien à la vérité que je ne retombais pas vers notre monde (...) je me trouvasse entre deux lunes (...) j'étais assuré que la plus grande était notre globe » (52). Tout est prouvé, ou plutôt tout se veut prouvable, voici la vision scientifique du monde de Dyrcona.

De plus, le narrateur impliqué rétorque de nouveau de façon scientifique face au gouverneur du Canada qui prône l'absurdité de la rotation de la terre. Dyrcona, épousant le rôle de pédagogue illustre sa déclaration d'exemples concrets comme la pomme et ses pépins, l'oignon et son germe, l'homme et ses parties génitales afin de faire le parallèle avec le petit soleil centre de ce petit monde « qui réchauffe et nourrit le sel végétatif de cette petite masse » (44).

Enfin le petit homme, natif de la Vieille Castille disserte beaucoup avec Dyrcona et lui expose certaines vues très scientifiques du monde. Il déclare que : « il faut (...) supposer qu'il n'y a qu'un élément (...) quand, par exemple, vous regarder ce feu, ce n'est que de l'air beaucoup plus étendu, l'air n'est que de l'eau fort dilatée, l'eau n'est que de la terre qui se fond, et la terre elle-même n'est autre chose que de l'eau beaucoup resserrée » (90-91). Il enchaîne avec une longue explication physique qui s'approche, comme le mentionne Dyrcona en note, de la physique aristotélicienne « suivant laquelle chaque élément tend naturellement vers son lieu d'origine » (note 1, p.92). Dyrcona s'appuie sur des exposés scientifiques simples et concrets : « j'ose bien dire que s'il n'y avait point de

vide il n'y aurait point de mouvement (...) car il serait trop ridicule de croire que, quand une mouche pousse de l'aile une parcelle de l'air, cette parcelle en fait reculer devant elle une autre, cette autre encore une autre, et qu'ainsi l'agitation du petit orteil d'une puce allât faire une bosse derrière le monde » (94). L'Espagnol continue sa théorie sur le vide ayant pour thème le progrès et les découvertes infinies : « nous voyons la terre toute poreuse (...) cependant personne n'a dit encore que ces creux fussent remplis de vide » (97).

Nous avons pu nous rendre compte tout au long de cette première partie de l'importance des différents points de vue évoqués. Ces idées pêle-mêle ont un dessein bien précis, celui d'éduquer le lecteur à ne pas lire passivement. Dyrcona bien que guidé par le Démon de Socrate, est un éveilleur d'idées. L'Autre Monde est questionné tout en questionnant le lecteur même. La réaction de chaque lecteur est différente car chacun d'entre eux a une vision différente de la science et de la religion, et comme le déclare Yves Chevrel « l'amer savoir que le narrateur retire du voyage (...) laisse au lecteur le soin de tirer la leçon » (105).

CHAPITRE III

STRATÉGIES COMIQUES UTILISÉES

Nous venons de consacrer une bonne partie de cette étude sur le thème de la religion et sur celui de la science, cependant il faut admettre que L'Autre Monde est avant tout un texte comique. Du début à la fin de ce traité, Dyrcona vit des événements drôles et amusants, et ceci afin d'adoucir la satire sociale de l'époque. Nous pouvons alors nous demander dans quel but Cyrano a-t-il écrit un texte comique, et pour faire rire qui ?

Il est difficile de savoir avec certitude à qui l'auteur de L'Autre Monde destinait son ouvrage puisque aucun écrit en fait référence. Par simple tentative, deux hypothèses peuvent être émises. Dans un premier cas, ses destinataires pouvaient être les amis de Cyrano, à savoir les impies, les libertins, tous ceux qui partageaient ses idées, ou bien dans un second cas, Cyrano pensait peut-être aux prêtres et aux fidèles. De plus, une troisième hypothèse émerge des deux précédentes, il s'agit de leur combinaison ; en effet, pourquoi Cyrano n'aurait-il pas écrit pour les libertins, afin de confirmer leur opposition au christianisme, ainsi que pour les chrétiens, dans le but de leur ouvrir l'esprit et de leur inculquer une nouvelle façon de penser ? Le débat reste ouvert. Cependant si notre analyse ne s'articule point essentiellement sur les destinataires de L'Autre Monde, une de ces trois hypothèses pourrait avoir plus de poids que les autres en fin d'analyse. Pour cela, il nous faut tout d'abord comprendre les procédés satiriques utilisés par Dyrcona

pour dénoncer la satire de la société au XVIII^{ème} siècle comme nous le mentionnions précédemment.

Remarquons dans un premier temps que les Etats et Empires de la Lune n'est rien d'autre qu'un voyage fantaisiste sur la lune, mais ce voyage devient pour notre héros narrateur, Dyrcona, un moyen de dévoiler la satire des conventions sociales de cette société.

Le dictionnaire de Pierre Richelet, intitulé Dictionnaire François de 1680 définit la satire ainsi : « Ce mot en général se dit de la prose et des vers et signifie tout discours où l'on reprend et où l'on médit (...) On peut dire alors que c'est un poème qui corrige agréablement les hommes de leurs vices, de leurs erreurs et de leurs folies. Ses sujets sont les sots et les fripons du siècle. Elle doit être vive, plaisante, morale et variées »¹ (346). Le Petit Robert indique que depuis le XVIII^{ème} siècle jusqu'à nos jours, le substantif « satire » reste inchangé et le définit en tant qu'« écrit, ou discours qui s'attaque à quelque chose, en s'en moquant » (1607). Ce bref rappel du terme 'satire' nous permet d'affirmer que Cyrano de Bergerac avait comme dessein la satire sociale, expression qui existait déjà à cette époque.

L'Autre Monde n'est pas un poème satirique comme le voudrait la définition de Pierre Richelet, mais un ouvrage satirique qui suit les mêmes caractéristiques. Nous pourrions pousser l'analyse plus loin et nous rendre compte que ce recueil remplit également toutes les caractéristiques du 'pamphlet' puisque ce dernier se définit selon Le Petit Robert comme un « court écrit satirique, qui attaque avec violence le gouvernement, les institutions, la religion, un personnage connu ». En effet, L'Autre Monde attaque,

¹ Nous avons fait la distinction moderne entre "f" et "s".

indirectement la religion. J'insiste sur le terme indirectement car Dyrcona, le héros de cet ouvrage, ne s'oppose jamais ouvertement à cette institution, mais la religion est toujours visée et constitue le but de cet ouvrage. Ceci étant définit, il nous reste à décerner la façon dont l'Eglise est attaquée. Il apparaît clair que le comique a son importance.

Le Bret, comme nous l'avons souligné précédemment, a changé le manuscrit de Cyrano et est allé jusqu'à créer un nouveau titre ; l'édition posthume de 1657 s'intitule : Histoire comique par Monsieur Cyrano de Bergerac. Ce titre cache cependant toute une satire religieuse. D'ailleurs même si Dyrcona cherche à déprécier la croyance chrétienne, il le fait toujours avec une extrême diplomatie et un certain tact comme nous avons déjà pu l'évoquer dans la première partie de cet essai. Cependant ce nouveau titre souligne à juste titre qu'il s'agit d'une histoire drôle, d'une histoire comique. Voilà donc une nouvelle technique satirique utilisée par Dyrcona. Il a recours au comique dont la division subtile en trois distinctions s'impose. Ce dernier a aussi bien recours à l'humour, à la parodie, qu'à l'ironie. Illustrons à présent chacun de ces termes – humour, parodie, ironie – à l'aide d'exemples tirés de L'Autre Monde afin de mieux comprendre sa démarche et de mettre à la lumière ce procédé satirique.

L'humour

Le terme « humour » ne figure point dans le Dictionnaire françois de 1680, de Pierre Richelet mais la notion existait à cette époque. Plus tard, Emile Littré définit, dans son Dictionnaire de la Langue Française du XIX^{ème} siècle, l'humour comme venant de l'anglais et étant le français de *humeur*, pris anciennement en ce sens et revenu

aujourd'hui en usage. Ce terme introduit dans la langue française en 1693 signifie « gaité d'imagination, veine comique qui se traduit par une sorte d'ironie à la fois plaisante et sérieuse » (588). Aujourd'hui, l'humour est, selon Le Petit Robert une « forme d'esprit qui consiste à présenter la réalité de manière à en dégager les aspects plaisants et insolites ».

Ces deux définitions sont à prendre de façon générale, puisque l'aspect principal qui ressort à la lecture de L'Autre Monde semble être le côté humoristique du voyage de Dyrcona lors de ses nombreuses rencontres et péripéties provoquant souvent le rire aux lèvres du lecteur.

Très rapidement Dyrcona entreprend son voyage à la lune et attache autour de lui des fioles remplies de rosée qui l'élèvent aussitôt pour enfin le faire redescendre sur terre et se rendre compte qu'il se trouve non pas sur la lune mais en Nouvelle-France. Cette explication renvoie à des lois de physique, bien que difficilement crédible de par son aspect dérisoire.

Cependant l'effet recherché est le côté humoristique. Rien de plus absurde, mais rien de plus drôle que de lire l'envol d'un homme¹ sur la lune. Voici les étapes principales de cette ascension extraordinaire :

« J'avais attaché autour de moi quantité de fioles pleines de rosée, sur lesquelles le soleil dardait ses rayons si violemment, que la chaleur qui les attirait (...) m'éleva si haut, qu'enfin je me trouvai au-dessus de la moyenne région. Mais si cette attraction me faisait monter avec trop de rapidité, (...) je cassai plusieurs de mes fioles, jusqu'à ce que je sentis que (...) je redescendais vers la terre » (40).

¹ Voir illustration page 40.



De par cette description insolite, Dyrcona ne peut être pris au sérieux. Comment un homme peut-il s'envoler au Canada à l'aide de fioles de rosée ? Madeleine Alcover commente cette expérience de manière très rationnelle. Elle déclare : « quoi de plus 'contre nature' que ces fioles de rosée qui enlèvent un homme ? » (24).

Cependant, Dyrcona amuse son lecteur afin de l'amadouer. Au XVIII^{ème} siècle, l'action même de voler relève du domaine de l'irréel, mais l'auteur de L'Autre Monde pousse encore plus loin l'absurde ou la dérision en faisant casser des fioles de rosée à son protagoniste 'volant'. Quel humour ! Des habitants ont probablement dû expérimenter une pluie de rosée ! Mais revenons à une analyse plus sérieuse du ton humoristique utilisé dans cet ouvrage. Les fioles de rosée constituent seulement le moyen qui donne à Dyrcona de s'envoler. Ce moyen en lui même a peu d'importance ; en effet, Dyrcona aurait aussi bien pu s'envoler grâce à des ailes géantes ou sur le dos d'un pélican. Comme le mentionne Jean-Pierre Dens dans son article « Ecriture et Libertinage dans les Lettres de Cyrano de Bergerac » : « L'humour sert ici à dégrossir et à niveler une réalité qui se voulait au départ pleine de sérieux » (69). Cette réalité fait référence à l'hypothèse de Copernic ; indirectement l'envol de Dyrcona implique le mouvement de notre planète, sa rotation, puisque lors de sa descente sur terre Dyrcona se trouve en Nouvelle-France, par conséquent la terre a belle et bien tournée.

Ce procédé ou cette théorie scientifique touche à la dérision, et ce, dans un but précis. Le lecteur devient plus facilement apte à accepter de nouvelles théories si ce lecteur s'oppose à celles-ci ou s'il ne les a jamais considérées. L'épisode du chou le démontre bien. Le guide de Dyrcona, le démon de Socrate, met, en effet, sur le même plan l'homme et le chou : « Car, dites-moi, ce chou (...) n'est-il pas autant créature de

Dieu que vous ? N'avez-vous également tous deux pour père et mère Dieu » (122). La seule différence entre l'homme et le chou se trouve dans l'impossibilité de l'humain de produire « plus d'une vingtaine » de ses semblables alors que les choux « en peuvent produire quatre cent mille par tête (...) Dieu a pourtant plus aimé l'homme que le chou » (122). Mais « [Dieu] aurait plutôt des tendresses pour ce chou que vous tenez, qui ne saurait l'offenser, que pour cet homme dont il a déjà devant les yeux les injures qu'il lui doit faire et qui voudrait le détruire s'il le pouvait » (123). Le démon, de façon humoristique, fait l'éloge du chou face à l'homme : « le premier chou n'offensa pas son Créateur (...) Ne croyez-vous pas en vérité si cette pauvre plante pouvait parler quand on la coupe, qu'elle ne dit : 'Homme, mon cher frère, que t'ai-je fait qui mérite la mort ? ' » (123). Comme le mentionne Jean Lafond dans son article « Burlesque et Spoudogeloion », « Lorsque Cyrano entend dénoncer l'anthropocentrisme, il met dans la bouche du démon de Socrate un long discours destiné à prouver la supériorité ontologique sur l'homme...du chou » (93). L'anthropocentrisme, ou, en d'autres termes, ce qui fait de l'homme le centre du monde, semble être le but visé de cette allusion humoristique. Le chou nous émeut, il s'adresse à l'homme en termes pathétiques et provoque le rire et le burlesque. En bref, ce chou frisé attendrissant le lecteur permet à Dyrcona de faire la critique de l'anthropocentrisme.

Cette façon humoristique de présenter le discours que tiendrait un chou s'il pouvait parler, ramène l'homme au niveau d'un végétal, mais lui fait aussi prendre conscience qu'animaux et végétaux sont des êtres vivants tout comme l'homme. L'épisode du chou souligne l'anthropomorphisme, à savoir l'attribution aux êtres, aux végétaux et aux choses des réactions humaines, tendance rejetée et contestée par l'Eglise.

Le démon va même plus loin et déclare : « Le péché de massacrer un homme n'est pas si grand, parce qu'un jour il revivra, que de couper un chou et lui ôter la vie, à lui qui n'en a point d'autre à espérer » (124). Le démon souligne ironiquement la croyance chrétienne en la résurrection de l'homme : « Vous anéantissez l'âme d'un chou en le faisant mourir » et reproche aux chrétiens de ne pas accorder la vie éternelle aux choux, à savoir, l'immortalité de son âme. Le démon souhaite humaniser le chou, afin de le mettre au même niveau que l'homme et pousse son discours jusqu'à parler de « choux intellectuels » (124). « Un chou que vous coupez ne dise mot, il n'en pense pas moins (...) le pauvre végétant n'a pas des organes propres à hurler comme vous » ; En effet, le chou ne peut crier dû à sa morphologie puis le démon continue : « si enfin vous insistez à me demander comment je sais que les choux ont ces belles pensées, je vous demande comment vous savez qu'ils ne les ont point » (125). C'est ainsi que le chou devient homme puisqu'on lui attribue la faculté de penser. Le chou pourrait rétorquer : « Je suis, monsieur le Chou Frisé 'votre très humble serviteur, CHOU CABUS' » (125). Donner la parole et par conséquent une âme à un chou n'a rien d'offensif en soi, car « L'humour [est] acceptable s'il ne s'agit que de ridiculiser la sottise » (92) déclare Jean Lafond « mais le rire masque les conclusions qu'on pourrait tirer (...) de celle de la Sainte Ecriture » (92).

Je m'oppose à ce point de vue, car l'humour n'est pas seulement acceptable pour ridiculiser la sottise, pour reprendre ses termes. L'épisode du chou ridiculise point la sottise, mais bel et bien la croyance chrétienne. En outre, Lafond indique que seul le rire cache l'allusion chrétienne, mais le rire n'est-il pas provoqué par l'humour ? Voilà

pourquoi sa déclaration me semble erronée. Il s'agit d'un épisode humoristique et satirique. Par conséquent, ces deux notions, à savoir l'humour et le rire, vont de paire, l'une étant la conséquence de l'autre. Sans humour il n'y a pas de rire. Cet épisode ridiculisant le chou frisé a alors un impact sur le lecteur. Si ce dernier rit, cela est une preuve que le procédé 'humour' agit activement sur le lecteur et un message passe consciemment ou inconsciemment.

L'humour peut véhiculer des aspects plaisants mais parfois insolites. Dyrcona évoque l'adultère sans le percevoir négativement, alors que tout croyant le verrait comme l'un des plus grands péchés. Il va même jusqu'à l'homosexualité, qui, à l'époque comme de nos jours, est condamnée par l'Eglise : « le roi commanda aux gardeurs de singes de nous ramener, avec ordre de nous faire coucher ensemble, l'Espagnol et moi [pour] multiplier notre espèce. On exécuta [la] volonté du prince » (89). Mais Dyrcona a l'esprit ouvert et accepte tout ce qui se passe sur la lune sans jamais questionner ce système. Le but de cette attitude est de faire prendre conscience aux croyants qu'il existe d'autres coutumes, d'autres façons d'agir et de penser. Il pourrait également s'agir d'un clin d'œil humoristique aux scientifiques. Le roi leur fait, en quelque sorte, concurrence puisqu'il sous-entend savoir comment l'espèce humaine se reproduit.

L'humour évoqué ici fait sourire le lecteur et comme nous le mentionnions auparavant, il lui fait également prendre conscience de l'étroitesse de sa vision des choses. Cet extrait prouve cet aspect : « Il parlait encore, lorsque je vis entrer un homme tout nu. Je m'assis aussitôt, et me couvris pour lui faire honneur, car ce sont les marques

du plus grand respect qu'on puisse en ce pays-là témoigner à quelqu'un » (147). Ce n'est pas tant le fait que cet homme soit nu qui importe, mais la différence de coutumes qu'il en ressort. Nous sommes toujours en présence de deux niveaux de lectures : l'une étant la lecture 'extérieure' du récit, la seconde que je qualifierais d' 'impliquée'. L'exemple des singes, appelés magots sur la lune, le prouve. Le démon de Dyrcona lui demande s'il voulait manger une douzaine d'alouettes « parce que les magots, il croyait que j'en fusse un, se nourrissaient de cette viande » (86). Dyrcona est donc comparé à un singe, tout comme son ami espagnol : « je vis entrer au milieu d'une troupe de singes qui portaient la fraise et le haut de chausse, un petit homme bâti presque tout comme moi » (88). L'humour, dans un premier temps, touche le lecteur. Si Dyrcona et l'espagnol sont vus comme des singes, les singes sont humanisés : ils portent la fraise, c'est-à-dire une colerette de dentelle très à la mode en Espagne et en Flandre à cette époque, et des hauts de chasse. Mais l'allusion comique va plus loin, et c'est dans ce sens que je définis la lecture impliquée. Comme dans l'épisode du chou, le singe devient l'égal de l'homme. Cette théorie anthropomorphique ne peut être acceptée par l'Eglise.

La parodie

Penchons-nous à présent sur un autre procédé satirique : la parodie. Celle-ci est une nouvelle stratégie comique utilisée dans l'ouvrage de Cyrano. Par ce biais, l'auteur impliqué vise, tout comme avec l'humour, à critiquer les conventions sociales de l'époque.

Le substantif 'parodie' existait déjà au XVIII^{ème} siècle puisque le dictionnaire de Pierre Richelet en propose la définition : « sorte de poème, où pour jouer quelque personne on tourne avec l'esprit et en un sens railleur et agréable les vers de quelque grand poète ». Littré, la complète de la façon suivante : « contrefaire les manières, le langage de quelqu'un » (1869). Enfin, de nos jours, d'après Le Petit Robert, la parodie est une « imitation burlesque (d'une œuvre sérieuse) ; une contrefaçon grotesque ». Il existe cependant la parodie littéraire et la parodie sociale. Dans le cas de L'Autre Monde, il est bien évidemment question de la parodie sociale. Celle-ci a pour but de réduire à l'absurde une coutume sociale donnée. Il ne s'agit point d'une conversion spirituelle ou physique mais bien de la réduction d'une situation réelle à l'absurde. La parodie, dans Les Etats et Empire à la Lune, doit être donc prise comme une imitation burlesque de la société, des personnages, des événements décrits. En ce sens, nous pouvons annoncer la parodie comme un procédé satirique du XVIII^{ème} siècle. Intéressons-nous tout d'abord sur le choix, non laissé au hasard, de la lune comme lieu de voyage. « La lune était en son plein, le ciel était découvert » (37) mais chacun voit ce « grand astre » (37) de façon différente :

« tantôt l'un le prenait pour une lucarne du ciel où l'on entrevoyait la gloire des bienheureux ; tantôt un autre, persuadé des fables anciennes, s'imaginait que possible Bacchus tenait tarverne là-haut au ciel, et qu'il y avait pendu pour enseigne la pleine lune ; tantôt un autre assurait que c'était la platine¹ où Diane dresse les rabats d'Appolon ; un autre, que ce pouvait bien être le soleil lui-même » (37).

¹ Grand rond de cuivre jaune, monté sur pieds de fer et servant à sécher ou à repasser le linge ; c'est parce que cet instrument ressemble à la lune que Diane est assimilée à une repasseuse.

Cependant, Dyrcona expose à ses amis revenus de Clamart à Paris, que selon de nombreux scientifiques, la lune est un monde en elle-même. Puis, il déclare : « je les obligeai qu'à rire de plus belle » (38). En effet, afin de faire passer un message qui apparaît absurde pour certains mieux vaut avoir recours à l'humour. Mais, le voyage sur la lune ne doit pas être perçu seulement comme un voyage fantaisiste, humoristique et ironique. La parodie intervient. La lune est l'imitation burlesque de la vie sur terre. Ce monde à l'envers, n'est rien d'autre qu'une parodie des activités terriennes.

Remarquons que dans le Voyage à la Lune, les références humoristiques sont nombreuses et se fondent très souvent sur l'allusion à un système différent du nôtre, une parodie, afin de provoquer l'humour et le rire. Par exemple, lors d'une guerre sur la lune « il n'y a pas dans une armée un seul homme [en] plus que dans l'autre » (104). Si après la bataille « les pertes se trouvent égales de part et d'autre, ils tirent à la courte paille à qui se proclamera victorieux » (104) nous sommes bien en présence d'un système différent, celui de la lune. Sur la terre, la victoire est remportée par l'armée la plus forte, alors que sur la lune la bataille suit un règlement plus pacifique. Le but de ce procédé est de faire prendre conscience au lecteur de l'existence possible d'un autre monde, et de ne pas accepter aveuglement le sien. En outre, « il y a d'autres armées peu nombreuses de savants et d'hommes d'esprits » (105), cette note d'humour vise les savants et les hommes d'esprits qui, par définition, ne sont pas guerriers. Mais sur la lune, ils le sont ! Enfin, « un savant est opposé à un autre savant, un spirituel à un autre spirituel, et un judicieux à un autre judicieux » (105). Il s'agit ici encore de l'évocation de règles différentes sur la lune. « Je ne pus m'empêcher de rire de cette façon scrupuleuse de donner des batailles » (105). En mentionnant « je ne pus m'empêcher de rire », Dyrcona

s'assure que le message passe. Il décrit une situation insolite pour nous, les terriens, et s'attend à ce que le lecteur réagisse, par conséquent, qu'il rit. Il est, par conséquent, facile de lire entre les lignes pour découvrir les destinataires visés par Dyrcona. La parodie souligne également l'imitation satirique de la soumission et de la passivité des chrétiens sur terre. Ce message peut être décelé par la soumission et la passivité même de Dyrcona sur la lune : rien ne le choque, rien ne le révolte, il accepte cette société telle quelle sans jamais la questionner, tout comme les croyants acceptent la société chrétienne dans laquelle ils vivent. En d'autres termes, Dyrcona reproduit la société chrétienne sur la lune, et si ses rencontres ou descriptions des us et coutumes nous paraissent étranges et insolites, c'est tout simplement dû au manque d'imagination du lecteur et à sa condition de 'prisonnier' de la société dans laquelle il vit. Illustrons ce point avec le cycle naturel dont Dyrcona annonce le processus :

« un prunier (...) suce et digère le gazon qui l'environne ; un pourceau dévore ce fruit et le fait devenir une partie de soi-même ; et qu'un homme, mangeant le pourceau, réchauffe cette chair morte, la joint à soi, et fait revivre cet animal sous une plus noble espèce. Ainsi ce grand pontife que vous voyez la mitte sur la tête était peut-être, il y a soixante ans, une touffe d'herbe dans mon jardin » (151).

L'homme est considéré un végétal et constitue un élément du cycle naturel éternel. Cette allusion comique à un homme en chair et en os qui était soixante ans auparavant une touffe d'herbe dans son jardin, n'est rien d'autre que la parodie de la vie sur terre. Cette touffe d'herbe provoque le rire du lecteur, qui en définitif, devrait avoir conscience du cercle naturel et l'accepter. Cependant, d'un point de vue religieux, l'homme ne peut être comparé à un végétal. Cet épisode fait échos à celui du chou et à celui des singes. Dans toutes ces situations, le chou, les singes et la touffe d'herbe sont

anthropomorphes, je veux dire par là qu'ils sont considérés comme des humains. Cette touche d'humour attaque indirectement l'Eglise.

Ce cycle naturel prend concrètement forme avec l'évocation d'un mahométan. Ce dernier est par définition une personne qui professe la religion de Mahomet, l'islamisme. Dyrcona déclare : « Pour commencer donc, je suppose que vous mangiez un mahométan ; vous le convertissez, par conséquent, en votre substance ! N'est-il pas vrai, ce mahométan, digéré, se change partie en chair, partie en sang, partie en sperme ? Vous embrasserez votre femme et la semence » (156). Les hommes et la nature, selon cette théorie, ne font qu'un. Par conséquent, si l'égalité absolue entre tous les hommes existe, pourquoi croire en une religion plutôt qu'une autre ? De plus, si l'on prend en considération le cycle naturel, Dieu est dans l'erreur puisque le mahométan damné ressuscite, alors qu'il méritait l'enfer. Mais « si Dieu pétrit à ce mahométan un autre corps que le sien, ce n'est plus le même individu » (156). En outre, le petit chrétien hérite du corps impur du mahométan si Dieu « damne et sauve éternellement cet homme-là » (156). En bref, Dyrcona expose la théorie du cycle naturel mêlant un mahométan et un chrétien, qui à la fin du cycle n'en font plus qu'un. Cette imitation burlesque est la parodie de la vie sur terre : tout naît, tout vit et tout meurt pour renaître à nouveau. Cet aspect, à savoir la parodie, rejoint le procédé évoqué précédemment j'entends par là l'humour.

L'ironie

Intéressons-nous à présent à une troisième stratégie comique : l'ironie. Dyrcona l'utilise à bon escient et toujours dans le même but, celui de faire la satire sociale. Elle fait partie des procédés satiriques utilisés par le libertin érudit, Dyrcona, dans son ouvrage L'Autre Monde et mérite une explication. Tout d'abord, dans le Dictionnaire de la Langue Française, d'Emile Littré de 1875, la création du terme 'ironie' remonte au XIV^{ème} siècle. Voici la définition proposée : « Ironie est quant l'on dit une chose par quoi l'on veut donner à entendre le contraire, ORESME, thèse de Meunier ».

Pierre Fontanier dans son traité Les Figures du Discours qui date du début du XIX^{ème} siècle s'appuie sur l'ouvrage classique de Dumarsais dont on admirait la publication en 1730. Fontanier critique cependant le commentaire de son prédécesseur et en soulève les faiblesses. Il est intéressant, par conséquent, de souligner sa définition de l'ironie, car cette définition était semblable à celle du XVII^{ème} siècle. Il déclare que

« l'ironie consiste à dire une raillerie, ou plaisante, ou sérieuse, le contraire de ce qu'on pense, ou de ce qu'on veut faire penser. Elle semblerait appartenir plus particulièrement à la gaieté ; mais la colère et le mépris l'emploient aussi quelquefois, même avec avantage ; par conséquent, elle peut entrer dans le style noble et dans les sujets les plus graves » (145-146).

En outre, l'introduction au chapitre III de son recueil semble parfaitement convenir au jeu dont s'est prêté Cyrano de Bergerac lors de la rédaction de L'Autre Monde. Fontanier écrit :

« Jusqu'où notre esprit ne porte-t-il pas l'artifice du discours ! il va jusqu'à énoncer à peu près tout le contraire de ce qu'il pense ; ou il fait

comme s'il ne disait pas ce qu'il ne saurait en effet mieux dire ; ou il affecte de vouloir, de conseiller, ou même de prescrire ce qui, souvent, est le plus loin de sa pensée ; bien sûr, dans tous les cas, par la manière dont il s'y prend, qu'on se fera un plaisir de l'interprétation, et que l'interprétation sera conforme à ses vues » (143).

Au fil des siècles, le terme « ironie » évolue peu et garde le même sens. En 1875, le Dictionnaire de la Langue Française d'Emile Littré propose la définition suivante : « Proprement, ignorance simulée, afin de faire ressortir l'ignorance réelle de celui contre qui on discute (...) Par extension, raillerie particulière par laquelle on dit le contraire de ce que l'on veut faire entendre »

L'ironie, depuis le XIV^{ième} siècle jusqu'à nos jours a donc conservé toujours le même sens. La Grande Encyclopédie n'a rien d'original en annonçant que l'ironie « consiste à dire le contraire de ce qu'on veut faire entendre. »

Le terme « ironie » est subtil et induit facilement le destinataire dans l'erreur ou vers une fausse interprétation du message original. Il faut entendre par ironie dans L'Autre Monde le renversement des rôles traditionnels. On pourrait nommer ce phénomène le monde renversé ou le monde à l'envers. L'ironie constitue l'un des effets de ce renversement puisque le monde à l'envers n'est rien d'autre que le contraire de ce qui existe. Par conséquent, l'ironie consiste à dire le contraire de ce que l'on pense, et de le faire savoir au lecteur. En effet, à la lecture des Etats et Empires à la Lune le lecteur est exposé à des situations contraires à celles offertes sur terre. En d'autres mots, la technique de l'ironie même est sollicitée, à savoir, l'annonce d'une raillerie basée sur le contraire de ce que l'on pense. Sur la lune, par exemple, l'arbre de la vie est « le moyen duquel je m'empêcherai de vieillir » (64), ou « nous ne mourions qu'après quatre mille ans » (78). L'ironie qui ressort de cet inversement s'effectue par la perception contraire

du message littéral. La situation apparaît identique lorsque l'on évoque les femmes de la lune. Elles sont présentées comme objets sexuels et reproducteurs.

Remarquons que la femme tient une place moindre sur la lune, nous pouvons faire le parallèle de cet aspect avec le rôle effacé de la femme soumise au XVIII^{ème} siècle. Très peu d'entre elles bénéficient à cette époque d'une éducation ; Madame de La Fayette, Madame de Sévigné ou Henriette d'Angleterre font exception à la règle. Voilà peut-être la raison pour laquelle la femme, dans L'Autre Monde, est réduite à l'instinct sexuel : « c'étaient les femmes (...) qui publiaient que j'étais homme, afin de couvrir sous ce prétexte le désir exécrable qui les brûlait de se mêler aux bêtes, et de commettre avec moi sans vergogne des péchés contre nature » (108). Il pourrait s'agir alors d'une simple misogynie. Gergurg Garmann dans son article intitulé « Cherchez la femme : représentations et fonctions du féminin dans L'Autre Monde de Cyrano de Bergerac » brosse un tableau peu favorable de la femme. Il évoque « le rôle relativement insignifiant de la femme (...) En général, les femmes sont reléguées à une position subalterne dans la population de la lune (...) Au service de la reproduction, elles forment une masse taciturne sans face et sans nom propre » (493). « Leur rôle semble être limité à celui de futures mères garantissant la continuité de l'espèce » (494). Enfin, « le voyageur, pris pour une bête, et pire encore, pour la femelle d'un singe, ne manifeste non seulement les affections passagères d'une fatale effémination déplorable » (495).

Si l'on revient à l'aspect sexuel dégradant dont fait allusion Dyrcona, une image ironique peut en être dégagée. En effet, si la femme est réduite à la reproduction et brûle d'envie « de commettre avec moi [Dyrcona] sans vergogne des péchés contre nature »

(108), les femmes de la lune sont alors tout le contraire des terriennes, à savoir les vertueuses françaises. Si tel est le cas, nous ne pouvons que remarquer l'abilté incontestable de Dyrcona avec laquelle il maîtrise l'ironie comme procédé satirique. Que faut-il alors penser des femmes sur terre ? Sont-elles toutes des pieuses et des dévotes ?

Mais l'illustration la plus frappante de ce monde renversé est lors de la rencontre du héros narrateur et du démon à son arrivée sur la lune. Son nouveau compagnon se présente comme le « démon de Socrate » (82). Selon Le Petit Robert, le démon familier de Socrate était un « génie, une voix qui, selon Socrate, lui dictait toutes ses résolutions » (439), mais d'une façon générale, le démon est associé au diable. Pourquoi Dyrcona a-t-il alors choisi un démon comme guide ? Probablement pour se moquer des esprits auxquels croient les chrétiens, et faire, par l'intermédiaire du démon, la satire de ces croyances populaires. Sur la lune le démon défend, le bien, la religion chrétienne, alors qu'il est vu sur terre comme la représentation du mal ; argument très ironique bien sûr, mais qui a une influence considérable sur le lecteur, car en dévoilant son identité, le démon ôte la connotation surnaturelle présente dans l'esprit chrétien. Par ce procédé ironique, le rejet du spiritualisme est visé. Dyrcona se moque de ces « esprits » puisqu'il ne croit pas en l'existence des démons. Tout dans la nature est perçu comme matériel et banit le spirituel.

Le démon défend donc la religion chrétienne et déclare : « Vous avez tort, interrompit alors mon démon, de vouloir régenter la sagesse de Dieu » (121). Rien de plus ironique que cette allusion, nous sommes bien dans un monde renversé : un démon chrétien et un Dyrcona athée, celui-ci se moque à plusieurs reprises de Dieu : « Pourquoi Dieu ne vous a pas fait naître à la rosée du mois de mai comme les champignons » (119), ou encore « ni les dévots ne doivent pas non plus s'élever à la contemplation de Dieu, car

ils y goûtent un grand plaisir d'imagination » (120). Mais les déclarations du démon sont elles aussi très ironiques. Il semble très sérieux et conscient de chaque mot prononcé, cependant il déclare : « Il est vrai qu'il [Dieu] nous a défendu l'excès de ce plaisir (...) que savez-vous s'il ne l'a point voulu faire contre toute apparence de raison afin de récompenser justement ceux qui, contre toute apparence de raison, se seront fiés en sa parole » (121). Le terme 'raison' est ironique ici puisque par définition la foi en Dieu est pas fondée sur la raison. Il n'y a pas d'explication empirique, les croyants acceptent la foi telle quelle. Le démon ne peut pas, par conséquent, être pris au sérieux. Dyrcona se moque alors de ces propos sur la religion. Comme le souligne Jean-Pierre Dens dans son article « Ecriture et Libertinage dans les Lettres de Cyrano de Bergerac » : « Le fait de ridiculiser le diable conduit Cyrano à contester l'existence du mal et du péché dont il est le principal instigateur, en soulignant la contradiction qui consiste à croire que le diable puisse assumer une forme humaine à l'image de Dieu. Cyrano sème le doute et achève le processus de démystification » (69). Il cherche à détromper les victimes, c'est-à-dire les croyants, d'une mystification collective, la religion.

Cette technique ironique, fait douter le lecteur de la crédibilité du démon, qui apparaît à première vue un fidéiste mais qui, en réalité, ne l'est point. L'intention du démon est d'ébranler le fondement de la morale traditionnelle. Celle-ci se base sur la coutume ; Le message qu'il en ressort tend à nous faire prendre conscience que, si l'on obéissait plus à la nature elle nous enseignerait tout autre chose.

Mais le démon ne représente pas à lui seul l'aspect ironique de L'Autre Monde, la vie même sur la lune le démontre. En effet, sur la lune les pères obéissent à leurs enfants. Selon les habitants de cette planète,

« il n'a tenu qu'au hasard que votre père n'ait été votre fils, comme vous êtes le sien (...) Votre père consulta-t-il votre volonté, lorsqu'il embrassa votre mère ? Vous demanda-t-il si vous trouviez bon de voir ce siècle-là, ou d'en attendre un autre ? Si vous vous contenteriez d'être fils d'un sot, ou si vous auriez l'ambition de sortir d'un brave homme ? (...) Voilà, ô mon fils ! les raisons à peu près qui sont cause du respect que les pères portent à leurs enfants » (117-118).

Nous sommes bien en présence d'un monde renversé où tout est à l'envers. Cependant cette nouvelle société n'est point vue de façon négative ou corrompue, le système est tout simplement différent, et c'est par ce biais que Dyrcona peut toucher son lecteur et lui faire accepter une vision nouvelle du monde. On montre du doigt les choses acceptées et jamais questionnées. Le résultat de cette démarche est la libre pensée recherchée face à la croyance aveugle de certaines personnes. Il faut vivre librement et comme le déclare Madeleine Alcover : « l'homme [doit] se défaire des pratiques d'une morale reçue, mais presque jamais repensée. L'homme n'est pas un être d'exception, n'est-il pas comparé à un animal ? » (56).

Nous pourrions répondre à Madeleine Alcover, en lui annonçant qu'effectivement dans L'Autre Monde l'homme et les animaux sont mis ironiquement au même niveau : « l'âme des bêtes (...) meure (...) je m'étonne bien fort que la nôtre, intellectuelle, incorporelle et immortelle, soit contrainte de sortir de chez nous par la même cause qui fait périr celle d'un bœuf » (154). En fait, Dyrcona ne s'étonne point de son âme, il fait entendre le contraire de ce qu'il pense, puisque l'âme n'existe pas pour un athée. Il fait semblant pourtant d'y croire et donne une explication qui attaque toutefois le

christianisme « Mais, lui dis-je, si notre âme mourait, comme je vois bien que vous voulez conclure, la résurrection que nous attendons ne serait donc qu'une chimère, car il faudrait que Dieu la recréât, et cela ne serait pas résurrection » (154). Dyrcona veut passer pour un croyant mais ne croit pas en la résurrection. Ce point prouve indirectement l'hypocrisie des croyants.

L'ironie chez Dyrcona est de plus en plus présente. En effet, il s'exclame de la façon suivante lors d'une conversation portant sur les drogues médicales : « Pour moi, je n'en crois rien du tout (...) tous ces docteurs se trompent, qui vient d'être guéri, a souhaité (...) être guéri ; (...) s'il fut mort, on eût dit que Dieu l'a voulu récompenser de ses peines et (...) parce qu'il est guéri, c'est un miracle » (153).

Ce discours est ironique dans un premier temps car le libre penseur du XVIII^{ème} siècle était probablement en faveur des médecins et soutenait leurs recherches médicales. Cependant, dans L'Autre Monde, Dyrcona, porte-parole de Cyrano, s'y oppose car il veut dénoncer la croyance aveugle des fidèles qui associent la guérison avec un miracle provenant de Dieu ou la mort avec la reconnaissance de Dieu sur l'homme.

Enfin, l'hypocrisie de Dyrcona face à la religion éclate encore une fois et ce par l'intermédiaire d'une stratégie ironique lorsque celui-ci converse avec un courtisan de la lune et le juge de la façon suivante : « je l'entendis soutenir une rêverie si contraire à ce que la foi nous apprend » (108). Cette perception très ironique de Dyrcona nous fait rire puisqu'il s'étonne de l'ignorance biblique du courtisan, alors qu'il n'y croit pas lui-même.

Ce procédé, l'ironie, vise à semer le doute dans la pensée du lecteur. Qu'il s'agisse de l'humour, de la parodie ou de l'ironie, les stratégies comiques ont un rôle

perturbateur. Le lecteur rit, mais rit de lui-même, de son propre comportement sur terre dont Dyrcona fait indirectement allusion. Voilà pourquoi, dans la plupart des cas, le destinataire me semble être un chrétien face auquel Dyrcona, par différentes stratégies comiques, arrive à lui faire prendre conscience de la situation dans laquelle il vit.

CHAPITRE IV

CONCLUSION

Dans ces trois formes comiques, il est toujours question de faire la satire sociale du XVIII^{ème} siècle. Ces trois procédés comiques, tout comme l'union science-religion et leur opposition développées antérieurement, sont des procédés puissants dont le dessein est de forger une nouvelle façon de penser au lecteur. Dyrcona ne cherche pas à prouver quelque chose, mais plutôt à évoquer des situations que le lecteur doit interpréter puis, éventuellement, en tirer des conclusions. Dyrcona se veut toujours crédible, voilà pourquoi de nombreuses références à la Bible ainsi que l'évocation des dernières découvertes scientifiques sont mentionnées. Il s'appuie également sur l'importance de la comparaison entre les deux mondes, à savoir le monde religieux terrestre et le monde lunaire, tout comme sur l'importance de l'imagination. Enfin, pour convaincre son lecteur, Dyrcona a recours au mensonge, mensonge officieux puisque si le héros narrateur se fait passer pour un croyant, son but n'est pas de mentir mais de rendre son récit plus crédible. Tout devient alors ambivalent : le mensonge, les personnages, le lieu du voyage ou la religion ont deux facettes. Ces thèmes créent un mélange parfait entre la fiction et la réalité. Si Dyrcona évite tout jugement universel, c'est dans le but de respecter la pensée du lecteur, mais il s'agit en même temps de lui faire prendre position. Par conséquent, nous pouvons en conclure que le

destinataire de L'Autre Monde est le fidèle que la religion rend aveugle et qui refuse de prendre conscience des progrès scientifiques de l'époque.

Le narrateur impliqué a d'autant plus d'impact sur son lecteur grâce au 'je' narratif employé tout le long du récit. Ce 'je' s'adresse donc directement au destinataire qui se sent alors impliqué et comme faisant parti du récit même. Le narrateur ne cherche pas à se dévoiler mais essaie de toucher les sentiments du lecteur. En d'autres termes, nous sommes manipulés par le 'je' narratif.

Si Madeleine Alcover définit le Voyage à la Lune comme un « conte drôlatique » (87), c'est-à-dire un conte cocasse, curieux, drôle ou plaisant, M. Lavers le voit plutôt comme le premier conte philosophique français. En effet, il ne faut pas seulement voir une histoire comique dans L'Autre Monde même si cela était le but du père Le Bret, d'où le nouveau titre qu'il a donné à l'édition posthume de 1657 : Histoire Comique de Monsieur Cyrano de Bergerac. Cependant si Pintard déclare que Cyrano est loin d'être le seul érudit du XVIIIème siècle, l'humour rend son ouvrage plus accessible. Toutefois il est important de noter que si ce texte nous amuse il est également très inquiétant ; Molière s'appuie sur une technique semblable puisque l'humour, tout comme pour Cyrano, lui permet de faire la satire sociale du XVIIIème.

Derrière ce 'conte drôlatique' se cache une pensée sérieuse et cohérente. Il s'agit de lire entre les lignes et de décoder le message. La pensée, ou la leçon, qui se dégage de cet ouvrage est sérieuse et satirique puisqu'au XVIIIème siècle la liberté de pensée n'était point tolérée et sévèrement réprimandée. Cette liberté

d'expression ou ce libertinage érudit apparaît comme une libération, libération pour laquelle se battaient les libertins du XVIII^{ème} siècle. Certains s'exprimaient de façon directe¹, d'autres, comme Cyrano, ont opté pour une écriture plus subtile.

Personnellement L'Autre Monde me séduit par l'originalité de Dyrcona basée sur l'esprit de son livre et de sa méthode ; méthode dépourvue de clarté, puisque aucun système solide n'est élaboré. Des événements, généralement comiques, parfois scientifiques ou religieux, sont présentés sans aucune cohérence et sans jamais révéler une prise de position. Dyrcona effectue un voyage fantaisiste, certes, mais les étapes, les personnages ou les obstacles qu'il rencontre ne constituent point une progression dans l'histoire. Il s'agit d'une histoire où les événements se succèdent les uns après les autres. Dyrcona ne nous révèle jamais sa propre réaction ou son jugement. Ce dernier ne critique rien ou plutôt critique tout en respectant la liberté des lecteurs qu'il guide tout de même dans une certaine interprétation des situations et c'est là que naît toute la puissance de l'ouvrage de Cyrano.

Madeleine Alcover ajoute : « On est en droit de se demander si L'Autre Monde reflète la propre pensée de Cyrano, une pensée imprécise sans choix personnel » (88). Je m'oppose à ce jugement catégorique de Madeleine Alcover sur la pensée de Cyrano que nul ne peut analyser avec certitude. Il est vrai que les lettres qui composent le nom Cyrano C-Y-R-A-N-O forment l'anagramme D-Y-

¹ Comme Pierre Bayle qui écrivait sur l'intolérance du roi Louis XIV, mais vivait en Hollande.

R-C-O-N-A puisqu'elles sont les mêmes que celle de Cyrano D., mais dans un ordre différent. Cependant si l'on a tendance à voir Dyrcona comme étant le porte-parole de Cyrano, il n'est pas le seul, le démon de Socrate remplit également ce rôle, tout particulièrement lorsqu'il déclare à Dyrcona : « Songez à librement vivre » (142). Ces quatre mots portent peut-être le message tant attendu et tant cherché par Dyrcona lors de son voyage. En prenant du recul, nous pouvons affirmer avec quasi certitude que la liberté d'esprit que contient la phrase « songez à librement vivre » constitue une des devises des libertins érudits du XVIIIème siècle. En effet, le courant de Cyrano s'éloigne des négations et cherche plutôt à détruire une certaine forme du christianisme. Il suggère cependant des solutions nouvelles¹. Cyrano représente le fameux esprit philosophique hostile à la tradition. C'est à partir du XVIIIème siècle, lorsque l'autorité royale se relâche que les libertins apparaissent au grand jour, affirmant leurs convictions. En bref, les libertins cherchent dans le progrès des sciences une explication de l'homme et le but de sa vie sur terre. Il s'agit de la tendance naturaliste en germe de Rabelais et de Montaigne, qui trouvera son aboutissement chez les encyclopédistes. Le courant libertin s'épanouit donc au XVIIIème siècle avec le triomphe de l'Encyclopédie et l'acceptation des idées nouvelles même par la classe dirigeante. Les Lumières brillent et l'on a enfin le droit de penser librement.

¹ Il s'agit ici de la réconciliation entre la science et la religion.

BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE

Alcover, Madeleine. La Pensée philosophique et scientifique de Cyrano de Bergerac. Paris-Genève : Librairie Droz, 1970.

Bergerac, Cyrano de. L'Autre Monde : Les états et empires de la lune, les états et empires du soleil. Paris : Editions sociales, 1975.

Chambers, Ross. « L'Autre Monde, ou le mythe du libertin. » Essays in French Literature 8 (1971) : 29-46.

Chevrel, Yves. « L'Autre Monde à l'épreuve de l'étranger. » L'Information littéraire 37 :3 (1985) : 102-108.

Dens, Jean-Pierre. « Ecriture et libertinage dans les Lettres de Cyrano de Bergerac. » Cahiers du dix-septième siècle 2 : 2 (1988) : 65-73.

Fontanier, Pierre. Les Figures du discours. Paris : Flammarion, 1977.

Gauthier, Patricia. « A propos de l'idée de fragmentation dans L'Autre Monde de Cyrano de Bergerac. » Discontinuity and Fragmentation. Ed. Henry-Freeman. Amsterdam : Ropoli, 1994. 45-53.

Garmann, Gergug. « Cherchez la femme : Représentations et fonctions du féminin dans L'Autre Monde de Cyrano de Bergerac. » Papers on French Seventeenth Century Literature. 22 : 43 (1995) : 491-503.

Harth, Erica. Cyrano de Bergerac and the Polemics of Modernity. New York and London : Columbia University Press, 1970.

Lachèvre, Frédéric. Les Œuvres libertines de Cyrano de Bergerac. Genève : Slatkine Reprints, 1968.

Lafond, Jean. « Burlesque et spoudogeloion dans les Etats et Empires de la Lune. » Burlesque et formes parodiques dans la littérature et les arts. Ed. Landy Houillon, Isabelle and Maurice Menard. Seattle : Papers on French Seventeenth Century Literature, 1987. 89-99.

Littré, Emile. Dictionnaire de la langue française. Paris : Librairie Hachette, 1880.

Mongrédien, Georges. Cyrano de Bergerac. Paris : Editions Berger-Levrault, 1964.

Prévot, Jean. Cyrano de Bergerac romancier. Paris : Belin, 1977.

Pintard, René. Le Libertinage érudit dans la première moitié du XVII^e siècle. Genève-Paris : Slatkine, 1983.

Richelet, Pierre. Dictionnaire françois. 2 vols. ; reproduction facsimile rpt. Genève : Slatkine Reprints, 1970.

Robert, Paul. Le Petit Robert. Paris : Société du nouveau littré Le Robert, 1967.

Viau, Théophile. Œuvre poétique. Paris : Librairie Garnier Frères, 1926.

VITA

Anouk Bourrat was born in Saint-Etienne, France, on July 4th 1972. She studied Foreign Languages and World Business at Jean Monnet University in Saint-Etienne, and at the end of her studies she was chosen for the exchange program organized by the University of Tennessee, Knoxville, for two academic semesters.

She remained at the University of Tennessee and received her Bachelor of Arts in August 1997. She then entered the master's program in modern foreign languages, specializing in two areas: French and Italian literature. During this time, she was awarded Teaching Assistantships in both French and Italian.

She has now completed her Masters by writing a thesis on "les procédés satiriques, du libertin érudit, Dyrcona, dans L'Autre Monde". Her goal is to teach foreign languages in Europe.

BIOGRAPHIE DE L'AUTEUR

Anouk Bourrat est née à Saint-Etienne, en France, le 4 juillet 1972. Elle a étudié à l'université Jean Monnet de Saint-Etienne le commerce international et les langues étrangères, et c'est à la fin de sa licence qu'elle fut acceptée par le programme d'échange organisé par l'université du Tennessee, à Knoxville pour une durée de deux semestres académiques.

Elle a poursuivi ensuite ses études dans cette même université et a obtenu son Bachelor of Arts en août 1997. Puis, elle a intégré le programme de maîtrise en langues étrangères se concentrant principalement sur deux matières : la littérature française et italienne. En parallèle, l'enseignement de cours universitaires dans ces deux disciplines, en tant qu'assistante de langues étrangères, lui a été offert afin de financer ses études.

Elle vient d'achever ses deux années de maîtrise par la rédaction d'une thèse portant sur « les procédés satiriques, du libertin érudit, Dyrcona, dans L'Autre Monde » et destine sa carrière dans l'enseignement des langues étrangères en Europe.